



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

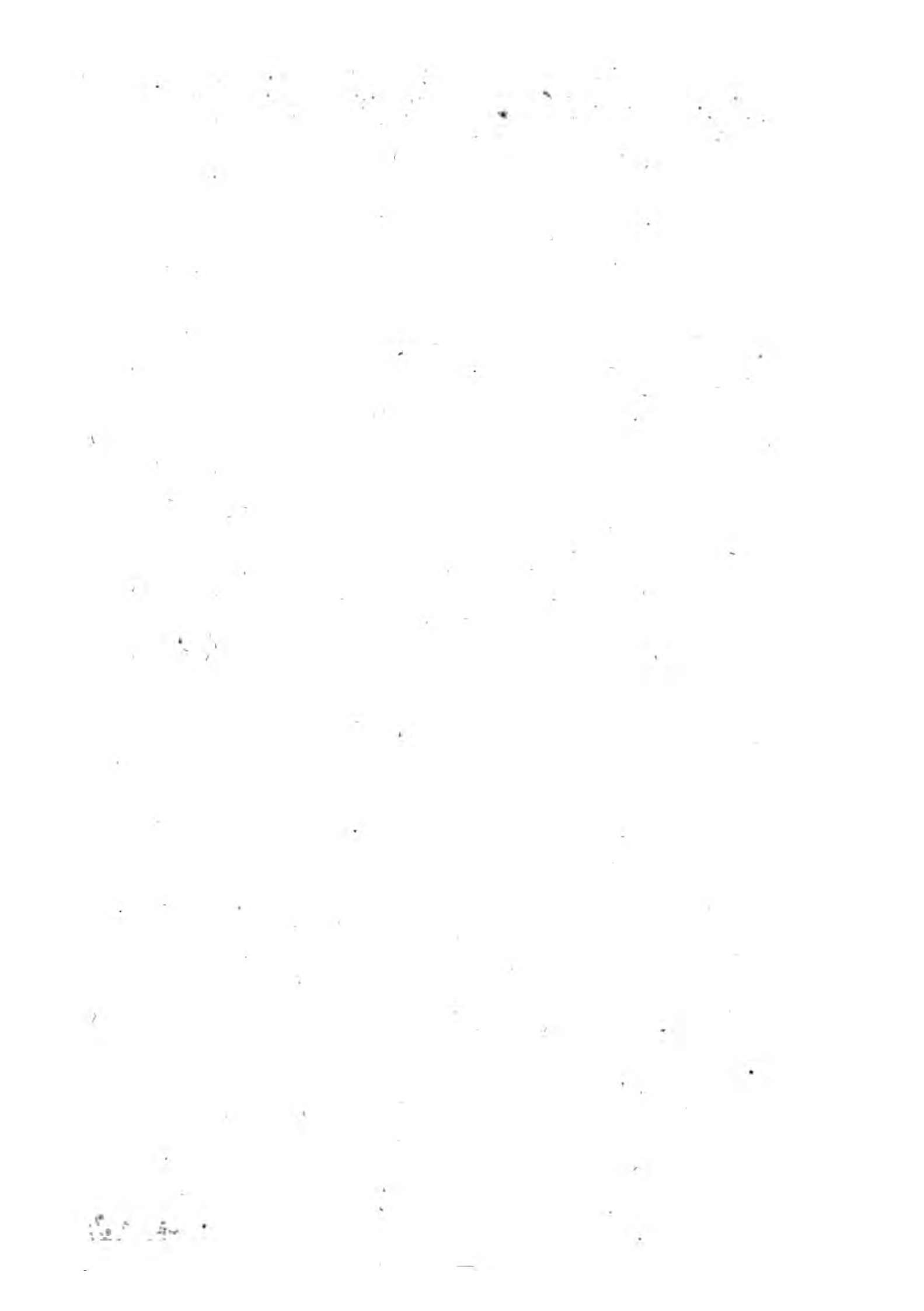
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

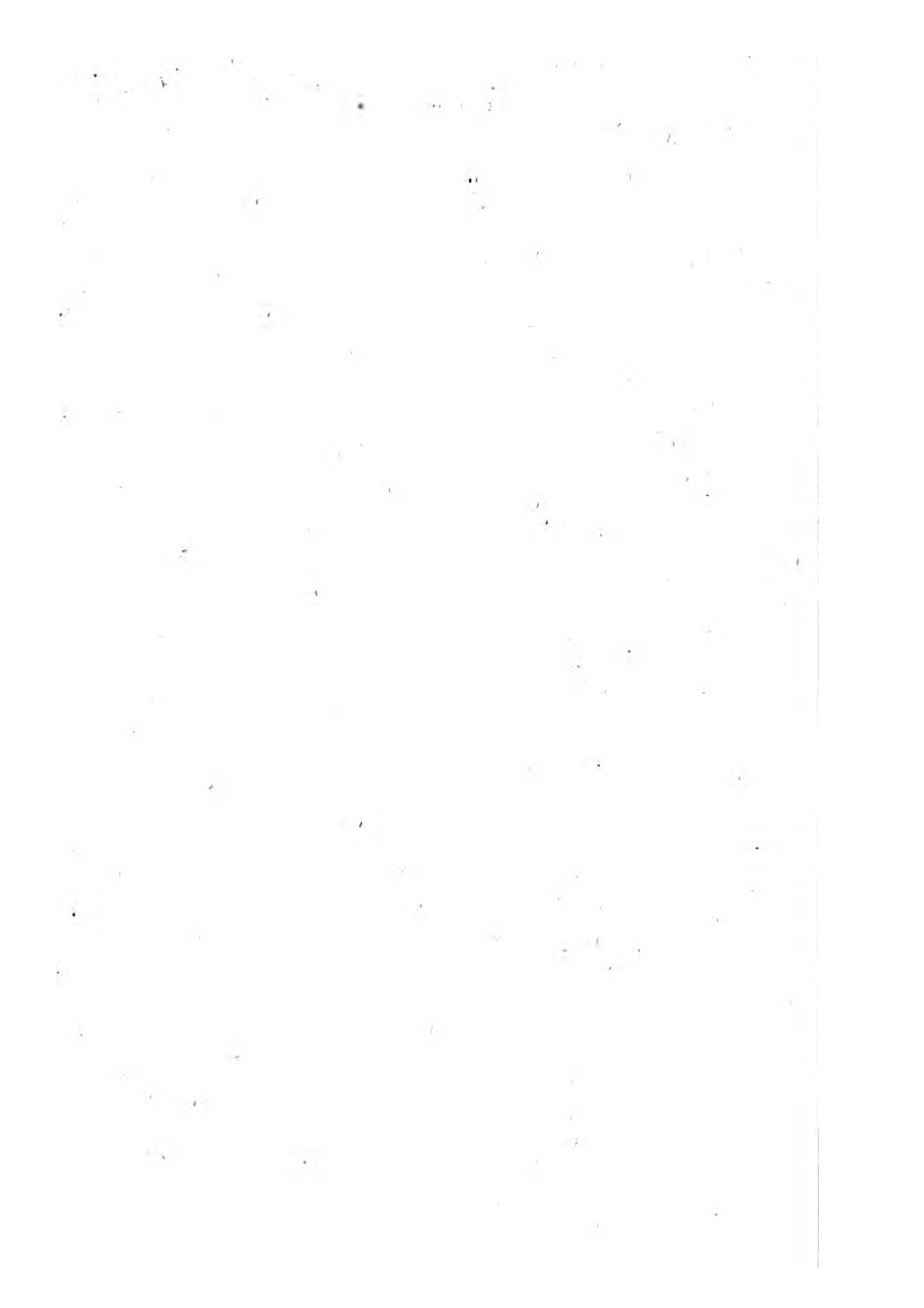


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Fig 27523 f. 89





CONTES
D'ANTOINE HAMILTON,

TERMINÉS

PAR M. DE LEVIS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

116

SUITE
DES
QUATRE FACARDINS
ET
DE ZENEYDE,
CONTES D'HAMILTON
TERMINÉS PAR M. DE LEVIS.



PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.
M. DCCC. XII.



PRÉFACE.

LORSQUE, cédant aux instances réitérées du nouvel éditeur des Œuvres d'Hamilton, je me décidai à achever les Quatre Facardins, il ne m'en restoit qu'un souvenir agréable, mais confus : il me fallut donc, avant d'entreprendre ce petit ouvrage, relire avec attention, non-seulement ce conte, mais même toutes les Œuvres de l'auteur, dont je devois chercher à imiter le style. Cet examen approfondi m'a fourni quelques réflexions que je crois devoir publier, parce qu'il me semble que ceux qui en ont parlé jusqu'ici ne lui ont pas rendu justice. Ainsi Voltaire, qui, dans le Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, ne consacre que quelques lignes à l'ingénieux Hamilton, dit, en parlant des Mémoires du comte de Grammont : « De tous les livres c'est celui « dont le sujet est le plus mince. »

Il me paroît que c'est traiter un peu légèrement un ouvrage où l'on trouve une peinture aussi exacte qu'amusante des deux cours les plus brillantes du dix-septième siècle. Le héros des Mémoires n'absorbe pas tellement l'attention de son historien, que l'on n'y rencontre des détails intéressants sur un grand nombre d'hommes importants de cette mémorable époque : il suffit de nommer Cromwell, Louis XIV, le grand Condé, Turenne, le cardinal Mazarin, les rois Charles II et Jacques II, le duc de Monmouth, lord Rochester, le chancelier Clarendon, etc. Lorsque ces détails sont donnés par un homme d'esprit et de sens, que son rang a mis à portée de voir sur le pied de la familiarité ces illustres personnages, le livre qui les renferme doit être considéré

comme un monument précieux de littérature , tandis qu'ils ne sont dignes que de notre mépris , ces Mémoires historiques , ou même ces prétendues Histoires , compilations maussades rédigées sur des ouï-dire, ou des libelles, par des subalternes qui n'ont jamais pu voir les grands dont ils parlent que de bas en haut , mauvaise manière , au physique comme au moral , de faire un portrait ressemblant.

Je sais bien que les Mémoires de Grammont , surtout la seconde partie , ont , pour le lecteur sérieux , le défaut d'être remplis d'intrigues d'amour et d'anecdotes scandaleuses qui ne sont supportables que par la grâce du récit ; mais les Mémoires si justement estimés du cardinal de Retz , n'ont-ils pas aussi leurs longueurs ? Tous ces détails d'intrigues parlementaires ne se ressemblent-ils pas ? Et sans la légèreté du style et la solidité des réflexions , ne finiroient-ils point par paroître insipides ? Au reste , parmi les anecdotes qu'ils contiennent , je ne crois pas qu'il y en ait de plus piquante que celle où Hamilton nous apprend que le cardinal Mazarin , premier ministre , ou plutôt souverain de la France , possesseur d'un trésor qui vaudroit aujourd'hui près de cent millions , aimoit à faire de bonnes parties ; que , se laisser gagner par lui , étoit une manière souvent employée de lui faire sa cour , et même qu'il étoit véhémentement soupçonné de tricher au jeu. Quant au chevalier de Grammont , il n'avoit que trop exactement suivi la marche indiquée par le proverbe relatif aux joueurs , qui , dit-on , de dupes deviennent presque toujours frippons ; mais ses aventures en ce genre sont intéressantes sous le rapport des mœurs. N'est-il pas , en effet , très remarquable que , dans une cour où l'on se piquoit de grandeur , de noblesse et de générosité , et où les alliances avec les Espa-

gnols , et le goût personnel du monarque , avoient ranimé l'esprit de chevalerie qui n'étoit pas éteint en France , mais qui y sommeilloit depuis la mort de François 1^{er} , un vice aussi bas que celui-là pût être toléré. Nous avons la preuve qu'il y étoit assez répandu , puisque , si M. de Grammont eût été le seul coupable , ses grâces , sa légèreté et son esprit ne l'eussent pas sauvé du déshonneur attaché dans le siècle suivant à de pareilles actions ; et d'ailleurs Hamilton , son beau-frère et son ami , se fût bien gardé d'en parler. Mais ce qui ajoute à la singularité de cette inconséquence , c'est que ce soit précisément pendant la régence , c'est-à-dire , à l'époque où l'on a vu régner en France le plus d'immoralité et de corruption que ce vice ait presque entièrement disparu , et que le très petit nombre de ceux qui en étoient entachés , aient été regardés avec un juste mépris. Ceci porte à croire que le progrès des lumières et de la civilisation a bien plus influé sur cette réforme que les idées de morale et de vertu ; et à ce propos , je raconterai ce que j'ai vu en Russie , sous le règne de Catherine II : le prince Potemkin , favori en titre , et plus riche que la plupart des princes d'Allemagne , en y comprenant les électeurs , avoit , au jeu , une aussi mauvaise réputation que le cardinal Mazarin ; il passoit même pour constant que le coup qui l'avoit rendu borgne , lui avoit été donné par un joueur qui l'avoit surpris en flagrant délit.

Si Voltaire , copié par tous les Dictionnaires historiques , n'a pas été parfaitement juste envers Hamilton pour le fonds des Mémoires de Grammont , il n'en est pas de même sous le rapport du style ; il le trouve vif , léger , agréable , et tous les gens de goût sont de son avis. Pour moi , ce qui me paroît le plus admirable dans ses ouvrages , c'est le naturel et la grâce qui me l'ont fait

souvent comparer à madame de Sévigné. Ces qualités qui se retrouvent dans tout ce qu'il a écrit, lui font d'autant plus d'honneur, que la recherche et l'affectation étoient encore en vogue de son temps. Pascal et Racine avoient publié, il est vrai, leurs immortels ouvrages, et la langue françoise étoit fixée; mais Pradon avoit aussi de nombreux admirateurs; et l'auteur des Mémoires de Grammont auroit pu assister au sermon de ce prédicateur bel esprit, qui termina son exorde par cette singulière invocation: « Seigneur, pour que je puisse annoncer dignement ta parole, daigne m'essuyer le bec avec la serviette de ton amour. » Voiture, Benserade, et tout l'hôtel de Rambouillet, étoient souvent presque aussi ridicules. Mais pourquoi se moquer ainsi des travers du temps passé? n'avons-nous pas les nôtres? ils sont d'une autre espèce, et voilà tout. Si l'on ne court plus après ces métaphores bizarres et ces rapprochements forcés, on ne voit que trop d'exemples d'une fausse chaleur, d'une sensibilité outrée, et d'une exagération d'expressions qui cachent un cœur vuide et un esprit stérile. Oui, il est encore vrai de dire que le naturel ajoute à son charme réel le mérite de la rareté.

De tous les ouvrages d'Hamilton, il n'en est point où il ait montré plus de simplicité et de grâce que dans ses Contes; et il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ces qualités, que l'on aime à rencontrer partout, sont indispensables dans les compositions où il entre du merveilleux.

Lorsque le lecteur est obligé de se prêter à des fictions contraires aux lois de la nature, il exige, en retour d'une telle concession, que tous les tableaux qu'on lui présente soient frappants de vérité; que leurs couleurs brillent d'un éclat particulier; enfin, que les scènes qui se passent

dans ce monde idéal , soient assez animées pour faire une illusion complète. Aussi l'admirable naïveté de La Fontaine ne fait pas seulement l'ornement de ses Fables , elle en est l'âme ; et , sans elle , cette supposition monstrueuse d'animaux qui parlent , paroîtroit absurde et révoltante. On peut étendre cette observation au théâtre et généralement à tous les ouvrages d'imagination , même à ceux du genre relevé , sans en excepter le poème épique ; et que l'on ne s'étonne point de me voir établir des règles communes à des écrits frivoles et à ceux qui tiennent le premier rang dans la littérature ; tout ce que l'on appelle *machine* dans l'épopée , les dieux d'Homère et de Virgile , les enchantements de Médée et d'Armide , les inventions de Milton et du Dante , tout cela est-il plus raisonnable que les contes des génies et des fées ? Si jamais l'on fait la poétique du merveilleux , il faudra donc poser , pour premier principe , que les détails doivent être d'autant plus vrais et naturels que les fictions s'écartent davantage de l'ordre de la nature.

Il est singulier que La Harpe , le plus judicieux de nos critiques , ait autant rabaisé le genre de compositions qui nous occupe : c'est sans doute faute d'avoir réfléchi à toutes les qualités de l'esprit nécessaires pour y réussir. Qu'il faille une imagination vive , brillante et féconde , c'est ce qui saute aux yeux ; mais cela est bien loin de suffire. De tous les empires , celui du possible est le plus étendu ; cependant ses limites , pour être reculées , n'en existent pas moins , et la licence n'y est pas aussi grande qu'on le croit communément. Si tous les objets inanimés sont à la disposition de celui qui tient la baguette enchantée , si les éléments sont soumis à son pouvoir , il n'en est pas de même à l'égard de l'homme et des animaux ; leurs caractères , leurs penchants , leurs pas-

sions , sont immuables ; et l'on doit se borner à les peindre sans se permettre de les modifier. Essayez de mettre sur la scène des jeunes gens qui ne soient pas étourdis , des femmes qui ne soient pas légères , capricieuses et coquettes , des courtisans qui ne soient pas flatteurs , le livre me tombera des mains. Il faut donc joindre à la richesse de l'imagination , une grande finesse d'observation pour découvrir , dans toutes les situations de la vie , les travers et les défauts de l'espèce humaine ; il faut surtout un jugement sain et un esprit juste qui ne perde jamais de vue les suppositions précédemment établies , qui sache en déduire les conséquences les plus piquantes et les plus inattendues ; ajoutez-y un fonds inépuisable de gaieté et de bonne plaisanterie , un goût sûr pour repousser les saillies que la délicatesse réprouve , l'art des transitions , le talent d'exciter la curiosité , de soutenir l'attention , de démêler tout-à-coup , et cependant d'une manière naturelle , ce qui paroissoit inextricable. Est-ce tout ? non , il faut encore de la grâce dans l'expression , un style clair , léger et rapide , familier sans être bas , négligé sans être incorrect ; et pour le fonds , des fictions heureuses et nouvelles , qui charment l'enfance , divertissent la jeunesse , et qui ne paroissent pas à l'âge mûr indignes d'amuser ses loisirs.

Si la réunion de talents très divers n'étoit pas nécessaire pour avoir de grands succès dans un genre en apparence si aisé , nous aurions assurément un bon nombre d'excellents contes , au lieu qu'il n'en existe que bien peu , et ils sont presque tous l'ouvrage d'hommes supérieurs. On connoît ceux de Voltaire ; la Reine fantasque fut écrite par l'auteur du Contrat social. Nous devons au profond antiquaire Caylus , Cadichon , une des plus jolies productions de cette espèce ; en Angleterre , le doc-

teur Swift, un des beaux esprits de son siècle, a composé le fameux Gulliver ; le succès de son livre, traduit dans toutes les langues, tient beaucoup plus à ses ingénieuses inventions, et à la fidélité, poussée jusqu'à la minutie, avec laquelle il est entré dans tous les détails, qu'aux pensées philosophiques dont son ouvrage est semé. Tous ces écrivains se sont fait un grand nom dans les lettres, et leurs productions sérieuses sont généralement estimées. Dira-t-on qu'Hamilton, à l'occasion duquel j'avance cette assertion, est lui-même la preuve de sa fausseté ; que c'étoit un homme frivole, incapable d'un ouvrage sérieux ? Je répondrai par le passage des Mémoires de Grammont où il parle de Cromwell :

« La curiosité de voir un homme également fameux
« par ses forfaits et par son élévation avoit déjà fait passer
« une première fois le chevalier de Grammont en An-
« gleterre. La raison d'État se donne de beaux privilèges.
« Ce qui lui paroît utile devient permis, et tout ce qui
« est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis
« que le roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Es-
« pagne dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hol-
« lande, d'autres puissances envoyoient une célèbre am-
« bassade à Cromwell.

« Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le che-
« min à la puissance souveraine par de grands attentats,
« s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en
« rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en
« Europe subissoit patiemment un joug qui ne lui laissait
« soit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si
« jalouse ; et Cromwell, maître de la république sous
« le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus
« redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point
« de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit :

« mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie
« de la noblesse proscrite , l'autre éloignée des affaires ;
« une affectation de pureté dans les mœurs au lieu du
« luxe que la pompe des cours étale..... »

Voilà , si je ne me trompe , le style de l'histoire ; et celui qui s'exprimoit avec cette justesse et cette élégance étoit en état d'écrire quelque ouvrage que ce fût. Aussi La Harpe dit-il expressément qu'il se montre , à tout moment , supérieur aux bagatelles dont il s'amuse.

Disons quelque chose de sa manière , et du caractère particulier de son style. Personne n'a eu une gaieté aussi franche , si ce n'est peut-être Scarron et l'auteur d'Hudibras ; mais ce sont les grotesques de Teniers à côté des peintures gracieuses de l'Albane. Hamilton se moque légèrement de tout le monde , de ses personnages , du lecteur , de lui-même : ce n'est point par un amas de circonstances bizarres et forcées qu'il amène des situations comiques ; chez lui , le plaisant naît , pour ainsi dire , naturellement du sujet ; il a l'art de le relever par un mot , une épithète expressive qui souvent vaut à elle seule une épigramme. Il rit de si bon cœur qu'il vous force à l'imiter. Il marche ou plutôt il se promène avec aisance , sans tendre péniblement vers un but caché , comme tous les faiseurs d'allégories : on diroit une jeune fille qui parcourt en se jouant la prairie ; elle ne suit point de sentier battu ; son pas est inégal ; elle s'arrêtera pour cueillir une fleur , pour courir après un papillon ; et elle ne revient au point d'où elle est partie que quand la fatigue l'y ramène. C'est à cette liberté , à cette indépendance qu'Hamilton doit l'avantage qu'il a , dans son genre , sur Voltaire , dont les plus légères productions sont des allégories , où il reproduit sans cesse ses idées favorites , car il ne consent à vous amuser que pour

tâcher de vous inspirer ses opinions. Ainsi , dans la princesse de Babylone , celui de ses contes qui ressemble le plus à ceux d'Hamilton , on reconnoît bien sa touche légère et spirituelle , et la richesse de son imagination , mais on est choqué de tous ces raisonnemens sur la métaphysique qui affoiblissent l'intérêt , et de ces nombreux sarcasmes , aussi déplacés que cyniques , contre la religion et les autorités établies.

Les vers d'Hamilton ont quelquefois la légèreté et le brillant de sa prose. Cependant il n'avoit pas la force de fournir , dans ce genre , une longue carrière ; la verve et l'haleine lui manquoient assez vite. Voilà ce qui explique comment celui qui excelle dans les Épîtres mêlées de prose et de vers , où les repos sont fréquents , ne peut soutenir l'attention du lecteur dans les longs récits. Le conte de la Pyramide et du Cheval d'or n'est pas lisible ; il ne fut jamais achevé , et son auteur auroit bien fait de le supprimer. Son chef-d'œuvre est le commencement du Bélier , modèle de grâce et de naïveté au jugement de Voltaire , qui l'a surpassé. Il y a dans l'introduction des quatre Facardins des morceaux très agréables ; mais cette pièce est inférieure à la première. Ses nombreuses chansons , n'ayant en général que le mérite de l'à-propos , sont , comme bien d'autres , une surcharge pour la littérature. L'Extrait de sa traduction de l'Essai sur la critique , par Pope , que l'on donne pour la première fois dans cette édition , prouve qu'il n'avoit point le talent des grands vers. Au reste , son style n'a nullement vieilli ; et peut-être la seule expression qui ne soit plus en usage dans le sens qu'il lui donne , est le mot *susceptible* , qu'il applique souvent aux femmes dont le cœur s'enflamme aisément.

On a prétendu que les Contes d'Hamilton ont été

composés dans le dessein de tourner en ridicule les Mille et une Nuits qui venoient d'être publiées , et dont toute la Cour raffoloit : c'est ce que je ne saurois croire. L'ouvrage arabe a sans doute été l'occasion de Fleur d'Épine et des Facardins ; mais que leur auteur ait voulu se moquer d'un livre qui fait depuis plusieurs siècles les délices d'un peuple plus spirituel que civilisé , et dont la traduction assez incorrecte tient une place honorable dans les bibliothèques de toutes les nations européennes , c'est ce qui n'est nullement vraisemblable. Hamilton avoit trop de goût pour ne pas apprécier le mérite d'un ouvrage où l'on trouve à la fois toutes les richesses de l'imagination orientale , bien plus exaltée que la nôtre , avec l'admirable simplicité des premiers âges. Je ne connois personne qui n'ait lu et relu avec plaisir l'histoire de la Lampe merveilleuse et celle des trois Bossus de Bagdad.

Cela n'empêche pas qu'Hamilton n'ait pu se moquer de l'engouement des dames de la Cour qui , avec leur exagération ordinaire , préféroient sans doute alors les Mille et une Nuits à tous les livres présents et à venir ; mais loin qu'il les méprisât , il s'est plu à les imiter ; et la lecture attentive de ses Contes prouve que l'objet de ses plaisanteries n'étoit point les fictions de l'Asie , mais nos inventions occidentales , nos romans monstrueux de chevalerie , et les *grands romans* qui leur ont succédé. Je pourrois citer vingt endroits où les propres expressions de Tiran le Blanc et d'Amadis de Gaule sont répétées avec un sérieux qui rend l'ironie plus piquante. Enfin , Hamilton a voulu faire chez nous ce que Cervantes a fait chez les Espagnols , avec cette différence que dans Don-Quichotte on se moque principalement des prouesses chimériques des chevaliers et des géants, et que

notre auteur s'est plutôt attaché à faire ressortir le ridicule des grands sentiments que nos romanciers prêtoient à leurs illustres personnages, et du pouvoir prodigieux qu'ils attribuoient aux charmes de leurs dames. Cette intention n'étoit cependant pour lui qu'un objet secondaire ; son véritable but a été d'amuser en s'amusant, et j'avoue qu'en achevant ses Contes, tel a été également le mien.

Je n'ai point été détourné de cette petite entreprise, par le jugement que les Dictionnaires historiques ont porté des quatre Facardins ; il est trop curieux pour ne pas le rapporter : « Ce conte, disent-ils, est un enchaînement *insipide* d'histoires qui se croisent les unes les autres, sans qu'on voie la fin d'aucune. » Comment est-il possible de reprocher à Hamilton de n'avoir pas donné la fin de ces histoires qui se croisent, lorsqu'il termine son fragment par ces mots : « Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince de Trébizonde à la seconde partie de ces Mémoires. »

A l'égard de l'accusation d'*insipidité*, il suffit de dire que La Harpe et tous les gens de goût s'accordent à trouver ce badinage un des plus piquants que l'on connoisse. Admirez pourtant avec quelle assurance ces juges sans mission débitent de pareilles inepties ; le plus grand mal c'est qu'elles se perpétuent d'âge en âge dans ces compilations qui, semblables aux torrents fangeux, grossissent sans s'épurer. On retrouve, en effet, dans le nouveau Dictionnaire en vingt volumes, le passage de celui que L'Avocat publia d'abord en deux, et qui s'est successivement accru ; et le passage est copié avec la fidélité la plus niaise. Il est bien temps, pour l'honneur des lettres, qu'il paroisse enfin un grand répertoire où règnent l'impartialité et le jugement, et d'où l'on fasse disparaître ces fautes contre la raison et le goût qui fourmillent dans

les recueils antérieurs , fautes bien plus fâcheuses qu'une erreur de date ou de nom. Les talents et la vie d'un seul homme sont au-dessous d'une aussi vaste entreprise. Il falloit une association. Celle qui travaille aujourd'hui à la Biographie universelle dont M. Michaux est l'éditeur , présente les plus flatteuses espérances ; et remarquez que ce grand ouvrage est d'autant plus nécessaire que les études sont moins fortes qu'autrefois , la paresse plus grande , et que , plus que jamais , au lieu de recourir aux sources , on se contente de jugemens tout faits.

Revenons aux Facardins : c'est une jolie énigme à plusieurs mots ; j'ai pris celui qui s'est présenté le premier à mon esprit , sans prétendre que ce fut précisément celui qu'Hamilton avoit en vue , et regrettant , comme les nombreux amateurs de ce genre de littérature , qu'il n'ait pas fini ce qu'il avoit commencé d'une manière si amusante.

Après avoir achevé ce conte , encouragé par le suffrage de personnes en qui j'ai confiance , jè me suis occupé de Zeneyde , qui présentoit moins de difficultés et dont la fin sembloit nécessaire pour compléter la nouvelle édition. Quand Hamilton composa ce petit ouvrage , sa brillante imagination n'étoit point éteinte , mais elle étoit obscurcie par la vie triste et ennuyeuse qu'il menoit alors à Saint-Germain , où il avoit suivi le roi Jacques. La peinture qu'il nous fait de ce château dont les Jésuites s'étoient rendus maîtres , et des tracasseries d'une Cour sans pouvoir , n'est pas sans intérêt. J'ai cherché à conserver la teinte rembrunie du style d'Hamilton , qui forme un contraste piquant avec la gaieté de son caractère , et j'ai terminé l'histoire par des vers qui expriment la situation où il étoit alors.



SUITE

DES

QUATRE FACARDINS.



UNE multitude de gondoles, richement peintes et dorées, portoient des musiciens qui faisoient entendre un concert aussi doux que celui des musiciens de l'escorte étoit aigre et sauvage. Elles étoient suivies par un char marin d'une nouvelle forme; une grande coquille de nacre de perles étoit tirée par vingt-quatre cygnes; une nymphe y paroissoit couchée mollement sur un siège de pinne marine; deux paons, perchés sur la coquille, la garantissoient du soleil en faisant la roue; et ces animaux étoient si bien dressés, qu'ils se tournoient sitôt que le char faisoit un mouvement, afin de mettre toujours à l'abri le teint de leur belle maîtresse. C'étoit une personne accomplie, et l'on ne savoit ce qui étoit le plus à admirer, de sa taille divine ou de ses traits charmants. Mais tout étoit dans un si bel accord, que l'on ne se récrioit sur rien; la seule chose qui étonnoit sans choquer, c'est que sa longue chevelure étoit d'une belle couleur vert d'eau. Cette

nymphes faisoient les honneurs du fleuve à Mousseline la Sérieuse, qui la suivoit sur une isle flottante, couverte de toutes les fleurs du printemps ; des dauphins la conduisoient, et des souffleurs dispersés à l'entour faisoient jouer leurs jets d'eau argentés pour entretenir la fraîcheur, tandis qu'une troupe de sirènes chantoient en partie une ode en son honneur. J'étois curieux de voir cette personne aussi célèbre par sa beauté que par sa gravité. L'une et l'autre me parurent encore au-dessus de l'idée que je m'en étois formée ; et je pensai qu'il étoit bien plus aisé de vaincre le monstre que le sérieux de la princesse. Comme je faisois ces réflexions, on entendit un bruit sourd semblable à un tonnerre lointain ; et bientôt après les eaux du fleuve, s'élevant comme par le mouvement d'une forte marée, se répandirent dans la prairie : alors on vit une espèce de montagne humide qui, approchant avec rapidité, s'ouvrit, et nous montra le roi des crocodiles. Il avoit une paire de cornes tranchantes qui se remuoient aussi aisément que des ciseaux, et une gueule si prodigieuse qu'une gondole de grandeur ordinaire auroit pu aisément y tenir : à l'égard des dents, je n'eus pas le temps de les compter ; mais votre hauteur peut se tenir assurée qu'il y en avoit suffisamment pour broyer un demi-escadron de cavalerie, hommes et chevaux. A la vue du monstre tout le monde s'enfuit, excepté les chevaliers, qui ne pouvoient pas décemment en faire autant, sans quoi je ne

réponds pas qu'ils n'eussent fait de même. Le monstre commença par avaler un bateau de musiciens ; on l'entendit croquer indistinctement les os de ces pauvres gens , leurs violons , basses , contre-basses , cors de chasse , et tout le reste. Je m'approchai alors du rivage , résolu de l'attaquer , quoiqu'il y eût autant de disproportion entre lui et moi qu'entre un éléphant de la plus grande taille et un petit chien de manchon. En avançant , je remarquai sur son museau quelque chose qui remuoit : quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus distinctement que c'étoit un rouet qui filoit seul ; mais , dans ce même moment , mon attention fut attirée par un autre spectacle non moins étrange. Un géant velu parut sur la rivière dans une pirogue montée par douze rameurs nègres qui , agitant vivement leurs pagayes , atteignirent le monstre par derrière : le géant s'élança sur le dos de la bête ; et , marchant dessus comme en terre ferme , il arriva jusqu'à la tête , dans l'espoir de s'emparer du rouet ; mais il n'y réussit pas , car le monstre , qui se sentoit chatouiller , se tourna tout d'un coup sur le côté , renversa dans l'eau le géant , et lui happa une jambe jusqu'au-dessus du genou. Cristalline , qui avoit reconnu son vilain génie , et qui mouroit de peur qu'il n'eût du succès , fit un cri de joie en le voyant tomber , et un autre bien plus fort en voyant avaler sa jambe avec l'ongle fatal qui faisoit toute sa force.

Le crocodile et le génie ayant disparu sous les eaux , la frayeur diminua par degrés , et l'on se rap-

procha des bords du fleuve. La belle Mousseline, encore tout émue, débarqua de son isle flottante, et retourna par terre au palais de son père ; la nymphe à la coquille s'enfonça dans ses humides demeures ; et je me retrouvai seul avec Cristalline, le grand Facardin, le chevalier Coq, et celui de l'Alêne.

Monsieur, dis-je à celui-ci, lorsque nous avons été interrompus, vous aviez eu la bonté de me raconter l'histoire de la princesse Mousseline, et vos projets sur ses divins appas ; mais vous n'avez pas pris encore la peine de m'expliquer pourquoi vous vous trouvez tous trois dans cet étrange équipage. Je sais bien que, pour un guerrier, je ne suis habillé guère plus convenablement que vous, et qu'il est assez singulier de paroître en public avec une robe de chambre, un bonnet de nuit, des pantoufles, et une épée nue. Cependant vous conviendrez qu'il est encore plus extraordinaire de voir un noble chevalier avec tout l'attirail d'un cordonnier, métier qui, je vous en demande pardon, n'a rien de bien relevé ; et la marmite que M. votre collègue porte sur sa tête en guise de casque, a également droit de m'étonner. Seigneur Facardin, répondit le Coq en agitant ses moignons ailés, un illustre aventurier comme vous doit être accoutumé aux prodiges ; ainsi les déguisements ne devraient point le surprendre. Lorsque ce chevalier s'est abaissé jusqu'à prendre le chausse-pied et l'alêne, il a voulu donner une preuve de sa soumission à la beauté qui règne en ces lieux. L'in-

comparable Mousseline a entendu avec un secret dépit les éloges sans doute exagérés que l'on ne cesse de donner au pied de la princesse Sapinelle de Jutland ; elle a fait entendre que, si le sien n'avoit pas autant de célébrité, ce n'étoit pas la faute de la nature, mais celle des cordonniers d'Astracan, hommes grossiers, et qui défigurent par une enveloppe informe les charmants contours de ce pied si mignon. Elle a donc refusé tous les souliers qu'on lui a présentés dernièrement ; et, comme l'hiver approche, le roi Fortimbras, le plus tendre des pères, est dans une horrible inquiétude ; il croit déjà voir cette fille chérie assaillie de rhumes, de fluxions, de catarrhes, et autres maux de cette espèce. C'est pour acquérir sa bienveillance que le prince des monts Krapacs, que vous voyez ici, n'a pas dédaigné de prendre des leçons du cordonnier de la cour, espérant surpasser son maître par la délicatesse de son goût, et ses grandes connoissances dans le dessin. L'amour ennoblit tout ; et, à son retour dans ses États, il prétend même instituer l'ordre du chausse-pied, qui ne sera pas moins en honneur que plusieurs autres dont l'origine n'est pas plus illustre. Quant à moi, reprit le Facardin à la marmite, il y a déjà deux ans qu'étant devenu éperdûment amoureux de la divine princesse d'Astracan dont j'avois vu un portrait, je quittai les rivages de l'Arabie Pétrée où j'avois mis à fin plus d'une brillante aventure, pour entreprendre celle-ci : je m'embarquai

à Florispahan, port sur la mer Rouge ; mais une tempête effroyable fit périr tous mes compagnons ; et je me trouvai , je ne sais comment , dans la demeure submarine du vilain génie , dont vous venez de voir tout à l'heure la déconfiture. Je ne vous raconterai pas ce qui m'arriva dans ces grottes profondes : Madame , ajouta-t-il en montrant Cristalline , vous en aura probablement fait part ; et , si elle ne l'a pas fait , je craindrois que certains détails ne pussent l'embarrasser. Quoi qu'il en soit , ayant vu toutes les curiosités de ce lieu , je parvins à m'en échapper par les soins de mademoiselle Harpiane , dont je payai la complaisance de la même manière que celle de sa maîtresse ; et je dis adieu pour jamais au rocher de cristal. Au sortir de la chaloupe dorée , je traversai l'Arabie et la Perse , et j'arrivai , à travers mille dangers , à la cour du roi d'Astracan : j'y vis enfin l'admirable princesse dont la beauté a déjà causé tant de malheurs. Lorsque je fus un peu revenu de l'éblouissement que les traits qui partent de ses beaux yeux causent à tous ceux qui osent la regarder en face , je cherchai à me garantir de leur pouvoir , en réfléchissant qu'une personne qui ne parloit pas , ne pouvoit absolument point être une femme , la parole étant un signe de leur sexe aussi essentiel que tous les autres. Mais la princesse , dont l'esprit est le plus pénétrant du monde , s'apercevant de mes doutes , voulut se venger par un de ces regards impérieux qui lui soumettent tous les cœurs.

Depuis ce moment , résigné à mon sort , je ne cherchai plus qu'à plaire à la beauté qui m'est plus chère que la vie , et à tâcher de délier cette langue qui ne sauroit manquer de dire les plus belles choses du monde , dès qu'elle se sera mise en mouvement. Cependant je réfléchis que ce silence devoit avoir une cause surnaturelle ; je fus donc trouver le grand Caramoussal , le plus habile et le plus humain des enchanteurs , et je lui demandai une recette pour faire du moins parler la princesse , s'il ne m'étoit pas donné de la faire sourire. Jamais , depuis trois mille ans qu'il professe la nécromancie , on ne lui avoit demandé de faire parler une femme , de sorte qu'il étoit tout neuf sur cet article ; il fallut donc qu'il feuilletât , l'un après l'autre , plus de trois cents gros volumes in-folio. Quand il eut bien cherché , il me donna une petite boîte d'or , grosse comme un dé , laquelle en contenoit une d'ambre jaune fermée avec un cadenas de diamant , qui renfermoit quelques grains imperceptibles enlevés à la lime sur l'anneau de Salomon. Je dois m'en servir en guise de sel pour assaisonner un pâté de langues de perroquets dont la princesse mangera une bouchée tous les matins à jeûn pendant une semaine : alors elle parlera. Aussitôt que je fus en possession de ce trésor et de l'ordonnance , je partis pour le pays des perroquets , et j'en fis un terrible abatis , ne réservant que les langues pour mon pâté. Je pris environ trente douzaines des plus belles , je me rendis à Astracan pour supplier

la princesse de se mettre au régime prescrit par l'enchanteur. Mais, par un caprice qui n'est que malheureusement trop commun chez les belles dames, elle refusa de se prêter à cette facile expérience, faisant entendre par signes qu'il n'étoit pas convenable que la fille du roi d'Astracan mangeât d'un pâté qui ne seroit pas fait suivant toutes les règles de l'art, tandis que son père entretenoit cinquante maîtres et sept cents garçons pâtissiers à son service. Ce n'étoit au fond qu'une défaite pour rabattre de mes prétentions, et m'empêcher de concevoir une espérance qui révoltoit sa fierté. Le roi son père, qui connoissoit tout le talent de Caramoussal, et qui avoit une envie démesurée de voir enfin cesser le long silence de sa fille, la pressa inutilement : elle demeura inflexible. Enfin, pour lui ôter tout prétexte, je me suis décidé à m'enrôler dans le corps des cuisiniers ; et, dans une audience solennelle que j'ai demandée au roi, j'ai déposé mon épée pour prendre cette broche, troqué mon casque pour cette marmite, jurant de ne jamais reprendre mes armes qu'après que la princesse, touchée d'un tel dévouement, auroit cédé à mes vœux. Cette démarche a été vue d'un œil très différent à la cour : toutes les dames sensibles ou passionnées m'en surent un gré infini ; et, dès le même soir, j'aurois pu en recevoir la récompense ; mais le plus grand nombre des courtisans me témoignèrent qu'ils regardoient ma conduite comme la preuve d'une complète folie. Quelques-uns,

plus malicieux que les autres, voulurent y voir la preuve d'une âme basse et dégradée. Ils osèrent même me le témoigner par leurs sarcasmes; et je fus obligé d'embrocher cinq ou six mauvais plaisants pour apprendre à vivre à tout le reste : depuis ce temps je suis tranquille, et je m'occupe à filer paisiblement avec le reste des aventuriers. Je vous invite, prince de Trébizonde, à partager nos travaux et nos plaisirs.

Je remerciai le grand Facardin de sa complaisance, et j'allois lui demander ce que vouloient dire tous ces rouets et cette filerie dont je commençois à être excédé, lorsque nous fûmes interrompus par un grand bruit de trompettes et d'autres instruments guerriers. C'étoit une troupe de cavaliers, portant chacun un faucon du Nord sur le poing, et menant en lesse des lévriers attachés avec des chaînes d'argent. Au milieu d'eux, on voyoit un chariot couvert traîné par quatre rennes attelés de front; deux nains d'un noir d'ébène, l'épée nue et tout le corps de même, défendoient chaque portière : je reconnus bientôt que ce n'étoit pas sans raison que l'on prenoit tant de précautions, car ils avoient en leur garde la plus belle princesse du monde. Hélas! s'écria dans cet endroit Dinazarde en interrompant le prince de Trébizonde, n'avons-nous pas assez de princesses et de nymphes? et encore dans quelle situation piteuse sont-elles restées? Mousseline la Sérieuse est sans langue, sans chemise, et sans souliers; la nymphe

à l'arc d'acier se morfond dans sa grotte ; et Sapi-
nelle dans les neiges de la Scandinavie. Quant au
Facardin du mont Atlas, et même au Singe Triste qui
commençoit à m'intéresser, Dieu sait quand nous
en aurons des nouvelles ! et voilà de nouveaux ve-
nus !.... Taisez-vous, impatiente personne, s'écria le
sultan des Indes en étouffant un bâillement : est-ce
la faute du Trébizonde, si vous avez tant de mémoire,
et si vous exigez de lui un enchaînement d'idées et
de faits dont tant d'auteurs se dispensent ? Continuez
votre récit, il me plaît assez ; je ne suis choqué que
de vos négrillons tout nus ; donnez-leur, je vous prie,
quelque bout de vêtement : j'aime la décence par
goût et par état ; lorsqu'on a quinze cents concubines
et trois cents icoglans, un sérail seroit un véritable
taudis si l'on n'étoit fort strict sur l'article des mœurs.
Que votre chaste hauteesse se rassure ! répondit res-
pectueusement le prince de Trébizonde ; les deux
petits nègres dont il s'agit étoient à la vérité nus,
mais ils étoient privés de mouvement et de vie, et
l'on sait que la nudité est un privilège accordé de
tous temps aux statues. A l'égard du reproche que
vient de me faire Dinazarde, il est d'autant plus dé-
placé, que la princesse renfermée dans le char n'étoit
autre que l'infante de Danemarck, la célèbre Sapi-
nelle de Jutland. Mais dans quel état s'offrit-elle à
nos regards ? ses beaux yeux étoient fermés, les
roses de son teint avoient disparu, les lis seuls
étoient restés ; et il falloit avoir une très bonne vue,

et la regarder avec beaucoup d'attention, pour découvrir le mouvement imperceptible de son beau sein : c'étoit le seul signe de vie qu'elle conservât. On voyoit à ses pieds, étendu sur une peau de lion, un jeune chevalier qui paroissoit également en léthargie. Le char s'étant arrêté, je m'approchai, et je fus près de pleurer en reconnoissant, dans cette triste situation, l'aimable Facardin du mont Atlas, dont l'inférieure musique du cortége royal d'Astracan m'avoit si malheureusement séparé : Cher prince, lui dis-je en sanglottant, qui a pu vous réduire dans une aussi déplorable condition ? Un pouvoir surnaturel sans doute ; car votre bravoure m'est connue ; et, quoique je n'aie jamais entendu parler de vos exploits qu'à vous-même, il régnoit dans votre récit un tel air de candeur et de vérité, que je les crois comme si je les avois vus. Que puis-je faire pour vous secourir ? Mais il ne répond point, il est insensible : réveillez-vous, cher prince. Hélas ! Seigneur, me dit son écuyer qui suivoit le char en arrosant la poussière de deux torrents de larmes, tous vos efforts sont superflus ; l'enchantement qui retient le malheureux Facardin dans ce sommeil léthargique, est l'effet de la ruse de cette cruelle vieille du mont Atlas, qui ne lui a pas pardonné ses refus ; et, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il est ainsi récompensé du service qu'il a rendu au père de la princesse que vous voyez, la fille du grand Fortimbras. Ce récit surprenant excita vivement la curiosité des

assistants ; on forma un cercle autour du pauvre écuyer qui continua en ces termes : Après avoir inutilement cherché à nous rapprocher du prince de Trébizonde , mon maître poursuivit le cours de ses aventures dès que nos chameaux furent revenus de leur terrible frayeur ; mais il trouva partout des dames insensibles aux agréments de sa figure et de son esprit , et jamais de pied qui parut le moins du monde convenir au merveilleux soulier que renfermoit son casque. Il continuoit tristement son chemin au travers d'une grande forêt de palmiers , qui couvroit un sol rocailleux , lorsqu'il entendit une voix qui lui crioit : Facardin , où vas-tu ? Hélas ! dit-il , je m'abandonne à ma mauvaise fortune. Le désespoir , reprit la voix , est indigne d'un amant de la gloire ; tu es brave , je le sais , mais la fermeté du cœur est autant au-dessus du courage de l'épée que le mont Atlas domine au-dessus des flots qui viennent se briser à ses pieds : retourne en Danemarck ; l'espoir est le bâton du sage. Ici la voix se tut , et le chevalier se dispoit à lui obéir lorsque je lui représentai que des lieux communs n'étoient pas des raisons , qu'on ne nous offroit aucuns moyens de réussir dans cette dangereuse aventure de la princesse de Jutland , où il avoit déjà pensé être pendu , et moi aussi de compagnie , ce qui étoit fort ignoble pour un chevalier comme lui , et peu agréable pour un pauvre écuyer comme moi : car il est bon que vous sachiez , prince de Trébizonde , qu'en arrivant

à la cour de Fortimbras , mon maître avoit déclaré hautement qu'il se faisoit fort de chausser la princesse ; en conséquence il avoit été admis à l'épreuve fatale jusqu'alors à tant de milliers de personnes. Cette cérémonie étoit fort imposante : on élevoit sur la grande place une estrade où se plaçoit la princesse ; à sa droite étoit le grand chancelier du royaume , portant sur un coussin de drap d'or la couronne destinée à récompenser le succès de l'entreprise : mais le côté gauche offroit un spectacle moins agréable ; on y voyoit le bourreau avec ses recors au bas d'une potence de cinquante pieds de haut. Mon maître s'approcha de l'estrade , et salua la princesse avec une grâce qui , s'il n'avoit pas été ensorcelé , lui auroit gagné le cœur de toutes les dames du palais ; il parut même que la richesse de son armure , l'élégance de sa taille , et la noblesse de ses manières , faisoient une légère impression sur le cœur de l'Infante , qui lui jeta à la dérobée un regard plein d'intérêt , attendant avec inquiétude la suite de l'événement. Cependant mon maître se tourne vers moi , prend de mes mains le brillant casque dont le cimier renfermoit le précieux soulier : mais , ô douleur ! ô rage ! il ne trouve à la place qu'une méchante savate à moitié déchirée. Je n'essayerai pas de vous peindre ma consternation , la colère du chevalier , l'étonnement de la princesse , et tous les sentiments confus qui agitèrent en un instant la multitude rassemblée sur cette place. Mon maître voulut me tuer ;

j'étois si étourdi de cet événement inattendu , que je l'aurois laissé faire ; mais le bourreau me réclama , et même éleva ses prétentions jusqu'à l'illustre Faccardin , ordonnant à ses recors de le saisir. Celui-ci , transporté de fureur , lui fit voler la tête d'un revers de son épée ; puis , prenant un des recors par la jambe , il lui fit faire le moulinet , et avec ce bouclier mouvant écarta la foule qui se pressoit autour de lui. Nous sortîmes ainsi au milieu du tumulte ; et , ayant trouvé nos chevaux à l'entrée de la place , nous quittâmes au galop la capitale du Danemarck.

Lorsque nous fûmes à quelque cinquante stades , mon maître , voyant que l'on ne nous poursuivoit pas , s'arrêta ; et , se tournant vers moi : Scélérat , me dit-il , oses-tu bien me suivre après le forfait dont ton lâche cœur s'est rendu coupable envers moi ? Si la bassesse de ton âme te portoit à vendre les pierres qui ornoient le précieux soulier , que ne dérobois-tu aussi le casque qui le renfermoit ? tu m'aurois du moins épargné la confusion dont j'ai été couvert à la vue d'une grande princesse et de tout un peuple rassemblé. Seigneur , lui répondis-je en embrassant ses genoux , que votre altesse jette un regard de compassion sur un serviteur fidèle qui n'a rien à se reprocher ! oui , que notre divin prophète me prive pour jamais de la vue des célestes houris , s'il m'est seulement venu à l'esprit de tirer parti du soulier confié à mes soins ! J'avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment ce malheureux échange

s'est fait , et comment il s'est trouvé un voleur assez adroit pour s'approprier ce trésor, puisque le casque a toujours été dans mes mains ; mais . . . Je n'écoute point, reprit le chevalier en colère, les mensonges que te fait inventer la peur de mon juste ressentiment : mais je ne veux point me souiller d'un sang aussi vil ; rends-moi mon casque , et ôte-toi à jamais de mes yeux. En prononçant ces mots, mon maître arracha le casque de mes mains ; mais, comme je le tenois avec force, le cimier s'ouvrit, et nous montra le soulier de la nymphe à l'arc, qui n'étoit nullement endommagé ; la vieille savate avoit disparu. Nous connûmes alors qu'un pouvoir surnaturel s'étoit mêlé de cette affaire : mon maître même rendit son amitié et sa confiance, et je ne lui sus point mauvais gré de sa colère, puisque toutes les apparences étoient contre moi ; je crois même qu'il m'eût tué, que je lui aurois pardonné de bon cœur.

Voilà ce qui nous étoit arrivé à la cour de Fortimbras : vous jugez, Seigneur, si je n'avois pas de bonnes raisons pour chercher à détourner mon maître de visiter encore une fois les côtes du Danemarck, où tout l'esprit et toute la bravoure du monde ne pouvoient nous empêcher de recevoir quelque nouvel affront. Allons plutôt, lui disois-je, au Cathay ou dans la Bactriane ; vous offrirez votre bras à l'un des deux rois de ces vastes pays qui se font une furieuse guerre pour un assez mince sujet ; ils vous recevront bien, en un tour de main vous y conquerront une ou

deux provinces , cela fait toujours passer le temps ; et , si vous m'en croyez , vous terminerez là vos courses fatigantes et inutiles ; car aussi bien toutes les femmes ont tellement la berlue , qu'elles ne peuvent vous souffrir ; elles vous préféreroient même un malotru comme moi : d'ailleurs vous ne retrouverez jamais un coq qui vole comme un aigle , ni un pied qui puisse aller à votre soulier , si ce n'est peut-être celui de la princesse Sapinelle ; et vous avez vu comment un malin génie vous a empêché d'en faire l'essai. Renoncez donc de bonne grâce à la nymphe de l'arc ; et établissez-vous , après la victoire , dans quelque beau château où nous pourrons prendre successivement les plaisirs de la chasse , de la pêche , et de la promenade. Des conseils aussi sages paroisoient produire leur effet sur l'esprit de mon maître , lorsque la maudite voix se mit à crier de nouveau : Facardin , Facardin , méprise des avis indignes d'un héros ; si le succès ne couronnoit pas tes efforts généreux , ta vertu trouveroit dans ton cœur sa plus noble récompense. Fort bien , madame la voix ! m'écriai-je en colère , mais vos belles maximes ne garantiront ni mon maître ni moi d'être pendus si nous retournons chez les Danois ; nous nous en sommes tirés assez bien , il est vrai , grâce à leur surprise au moins autant qu'à notre valeur : mais , si nous retournons pour les braver , ils nous accableront par leur nombre , et c'en est fait de nous. Le chevalier Facardin fut sourd à mes prières ; il suivit aveuglé-

ment les ordres de cette impérieuse voix , et reprit le chemin du Danemarck. Je le suivis tristement, n'augurant rien de bon de ce second voyage.

Pendant les trois cents premières lieues il ne nous arriva rien de remarquable ; mais , comme nous approchions de la Chersonèse Cimbrique , nous trouvâmes , au coin d'un bois , une dame richement habillée, et couverte d'un voile épais qui descendoit jusqu'à terre : elle étoit seule , et paroissoit plongée dans un profond chagrin. Dès qu'elle nous aperçut , elle ferma son voile qui étoit entr'ouvert , et nous pria de lui accorder notre appui. Les lois de la chevalerie vous mettent sous ma protection , lui dit galamment mon maître ; et , de tous mes devoirs , c'est celui qui me coûte le moins à remplir. — Seigneur, veuillez donc me donner le bras pour m'aider à regagner mon château , qui n'est qu'à deux portées de trait d'ici. Des chevaliers discourtois , abusant de ma trop grande confiance, m'auroient indignement outragée , si vous n'étiez arrivé bien à propos pour sauver mon honneur et ma vie ; car je n'aurois pas survécu à une pareille infortune. Là-dessus elle se leva , et nous conduisit dans sa demeure. Mon maître vouloit la quitter sur le pont-levis ; mais elle nous engagea à entrer d'une manière si pressante , qu'il nous fut impossible de la refuser. La grand'salle du château étoit tendue de superbes tapisseries de haute lisse , qui représentoient des personnages bizarrement vêtus, exécutés dans une telle perfection, qu'ils

sembloient pleins de vie ; et , ce qu'il y avoit de plus admirable , c'est qu'au son d'un buffet d'orgues qui étoit au bout de l'appartement , ils entroient en action , et jouoient des scènes très animées. Il y avoit dans ce château encore d'autres curiosités ; mais la plus grande de toutes étoit la maîtresse. Après le souper , pendant lequel elle étoit restée constamment voilée , elle amena le chevalier dans un arrière-cabinet , et lui dit (c'est de lui que je tiens tout ce détail) : Seigneur , tous les périls auxquels vous avez été exposé ne sont rien en comparaison de celui que vous courez en ce moment. Je dois vous avouer que vous êtes dans l'ancienne habitation des Gloutonsky , qui descendent , par les femmes , de la race aujourd'hui éteinte des Ogres : je suis le dernier rejeton de cette famille illustre que l'on a tant calomniée , et à laquelle il n'y a autre chose à reprocher que son goût pour la chair humaine , qui n'a rien en soi-même de répréhensible lorsqu'il ne s'y joint pas de cruauté. Voici , seigneur , les preuves de ma noble origine. A ces mots elle releva son voile ; et le chevalier vit , avec une surprise mêlée d'horreur , dans un visage qui étoit assez beau , quoique trop fort , une immense bouche , qui auroit probablement fait le tour de la tête , si les oreilles ne s'étoient heureusement trouvées là pour l'arrêter : elle y touchoit de si près , qu'il n'y auroit pas eu de place pour des moustaches. La nature , qui ne fait pas les choses à demi , avoit garni libéralement cette énorme ouverture : quarante dents for-

moient la rangée de devant, trente-deux celle de derrière; le tout étoit terminé par deux crocs dans le genre des défenses du sanglier d'Érimanthe, et qui sailloient de plusieurs pouces. Madame, lui dit le chevalier, je vous dispense de me montrer vos titres et votre généalogie; je vous crois sur ce que je vois: mais veuillez me dire quels sont les périls que j'ai à redouter ici; j'ai déjà eu l'honneur de me mesurer avec des lions, des ours, un géant velu, et d'autres bêtes féroces; s'il faut que je me batte encore ce soir, je suis à vos ordres, quoiqu'il soit plutôt l'heure de s'aller coucher. — Je n'attendois pas moins de votre grand courage, répondit l'ogresse métisse; vous n'aurez à combattre que des hommes, mais des hommes nombreux et hardis. Ce sont six seigneurs du voisinage, qui depuis quelques mois désiroient ma main, autant, ajouta-t-elle en minaudant, pour les charmes de ma personne que pour les grands biens qui m'appartiennent. J'ai cru qu'une affaire aussi sérieuse que le mariage ne devoit pas être traitée légèrement; et j'ai pensé qu'il étoit prudent de les connoître tous à fond avant de me décider. C'est pourquoi je leur ai donné tour à tour des rendez-vous. Cela a duré assez long-temps sans être connu; je ne sais par quelle fatalité le mystère s'est enfin découvert; ils se sont rassemblés; et, leur amour se tournant en fureur, ils m'ont annoncé que j'eusse à leur céder mon château et mes terres qu'ils alloient se partager, ou qu'ils viendroient y mettre tout à feu et à

sang. C'est ce soir même qu'ils doivent venir avec leurs troupes pour donner l'assaut à ces remparts qui ne sont pas en état de résister : ce sont des guerriers intrépides..... Il faut bien qu'ils le soient, reprit le chevalier, d'après ce que vous venez de me raconter; mais, ma belle amie, puis-je en conscience, après votre conduite, défendre votre honneur et votre vertu contre ces messieurs, qui savent si bien à quoi s'en tenir. — Seigneur, répondit la tendre ogresse, si ce n'est pas la pitié qui vous touche en ma faveur, que ce soit la reconnoissance : je suis décidée à vous rendre le maître de ma personne et de mes biens; et ce n'est point la nécessité où je me trouve qui m'inspire cette résolution; je serois paisible sur le premier trône du monde, que je vous préférerois à tous les hommes de la terre. Cette déclaration étoit accompagnée du regard le plus engageant, et elle sourioit aussi amoureusement que ses crocs pouvoient le lui permettre. Mon maître se seroit bien passé d'une déclaration si pressante. Il lui répondit avec douceur : Je sais bien, madame, que la sensibilité ne dépend pas de la grandeur de la bouche, et je vous suis obligé de vos sentiments pour moi; mais j'ai des engagements que je ne puis rompre : tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, car je ne veux pas que vous ayez imploré en vain ma protection, c'est, au lieu de chercher à défendre votre bicoque de château qui n'est pas tenable, de vous mener avec moi à la cour du grand

Fortimbras. Il fait, je ne sais pourquoi, chercher dans tout l'univers une bouche égale à la sienne, c'est-à-dire, d'un pied de long. — C'est précisément la mesure de la mienne, dit la dame : je vous suivrai partout ; et je suis sûre que ma passion finira par triompher de votre froideur. Voilà ce qui se passa dans le cabinet ; du moins mon maître me l'a raconté ainsi. Nous sortîmes avec elle par la porte de secours, et nous arrivâmes bientôt après dans la capitale du Danemarck ; la visière de nos casques baissée pour ne pas être reconnus, et la dame avec son voile fermé. Nous demandâmes une audience secrète au roi, pour lui montrer cette merveille à laquelle il sembloit attacher un si grand prix. Dès qu'il eut aperçu l'ogresse : Ah ! ma cousine, s'écria-t-il, je vous retrouve enfin ! Il se jeta dans ses bras, et ces deux grandes bouches se donnèrent le plus énorme baiser qui fut jamais donné. Fortimbras remercia beaucoup mon maître de lui avoir amené cet illustre rejeton de sa famille : il en étoit inquiet depuis long-temps ; car il s'étoit écoulé plus de quinze ans depuis qu'il n'avoit eu de ses nouvelles : les dernières portoient qu'elle s'étoit retirée dans la Bactriane ; et voilà pourquoi il avoit ordonné à ses ambassadeurs de commencer leurs recherches par ce pays : elles avoient été infructueuses. La princesse, par des circonstances trop longues à vous raconter, avoit été obligée de repasser en Europe ; et, croyant que le roi de Danemarck ne voudroit point la recevoir à sa

cour, et l'avouer pour sa parente, elle n'avoit pas voulu s'exposer à cet affront. Les temps sont bien changés ! lui dit Fortimbras ; tant que la reine a vécu, je n'aurois pu la décider à vous recevoir avec les honneurs dus à votre rang : elle avoit besoin de toute sa vertu pour me supporter moi-même ; et cependant, étant éloigné d'un degré de plus que vous de la souche commune, je n'ai point de crocs. Je n'ai donc point songé à vous appeler. Depuis sa mort, je me trouve seul avec ma fille Sapinelle ; elle a toute ma tendresse ; mais je dois assurer la succession de mes États ; et je ne saurois espérer de descendant par elle. Sans cesse occupée des charmes de son pied, qui dans le fait est le plus joli du monde, et ne pouvant trouver de souliers qui lui conviennent, sa raison et sa santé même sont sensiblement altérées : d'un moment à l'autre, je puis avoir le chagrin de la perdre, ce qui me conduiroit moi-même au tombeau, laissant ainsi mon royaume en proie aux factions et aux troubles qui ne manqueroient pas de le déchirer. Or il n'existe plus d'individus de la noble race des Fortimbras, il faut donc que je remonte à la ligne du grand Ogrog I^{er}, roi du Cap-Nord et de Loupgaroutie. Vous descendez de lui, ma cousine ; vous avez des droits à mes États ; et, si vous n'avez pas d'enfants, vous êtes en âge d'en faire. L'ogresse, qui étoit d'un naturel reconnoissant, remercia le roi ; et, oubliant les protestations d'amour qu'elle avoit faites si récemment, tant l'éclat d'une couronne a de charmes, elle

dit tendrement au roi qu'elle ne voudroit avoir des enfants que s'il en étoit le père. Ce mariage, assez bien assorti, s'arrangea de cette manière. La princesse Sapinelle, tout occupée de son soulier, parut très indifférente à cet événement ; et les noces furent célébrées avec une magnificence royale ; la mariée, couverte de tous les bijoux de la couronne, vêtue de sa robe de brocard d'or semée de pierreries, n'en étoit qu'un peu plus affreuse : ce qui n'empêcha pas les poètes danois de faire pour elle des odes, des hymnes, des ballades, des rondeaux, des poèmes, dans lesquels on célébroit jusqu'à l'ivoire de ses crocs ; le tout montant, suivant un calculateur exact, à la somme de cinquante-six mille cinq cent soixante-quatre vers bons ou mauvais : au reste, chacun des auteurs trouva les siens excellents, et ceux de ses confrères détestables ; ce qui leur fit un double plaisir, et nulle peine au public, qui ne les lut point.

Cependant le chevalier mon maître n'avoit point perdu de vue l'objet de son voyage ; et, se confiant aux promesses de la voix, il vouloit recommencer l'épreuve du soulier. Il espéroit qu'il ne disparaîtroit point cette fois, et il avoit même pris la liberté de le montrer à la princesse, qui avoit admiré sa forme et la beauté des diamants qui lui servoient de boucles. Mais il falloit que la cérémonie fût publique ; et l'on pouvoit toujours craindre que la fée ou le mauvais génie qui avoit substitué la savate à la précieuse chaussure, ne recommençât cette mauvaise plaisan-

terie. Dans cette situation embarrassante, mon maître pria Sapinelle de lui permettre de faire en particulier l'essai de ce fameux soulier; elle y consentit, et le chaussa avec autant de facilité que si on l'eût fait exprès pour elle. Sa joie fut extrême, ainsi que celle du chevalier; mais elle fut bientôt troublée par l'apparition subite de la vieille de la montagne, qui arriva à cheval sur une quenouille. Facardin, lui dit-elle d'une voix cassée, voilà la première condition qui vous étoit imposée remplie: vous souvient-il de ce qui vous reste à faire pour parvenir au comble de vos vœux? C'est un préliminaire indispensable que je veux bien vous rappeler, puisque vous paraissez l'avoir oublié: il faut que vous ayez mes faveurs; et je vous avoue ingénûment que, pour peu que vous me pressiez, je suis disposée à vous les accorder. Misérable vieille, lui dit le chevalier en la repoussant avec horreur, vous devriez bien plutôt songer à vous faire enterrer qu'à faire l'amour. — Mon petit ami, répondit la vieille en nasillant, vous faites le cruel? Eh bien! puisque vous êtes si froid, vous le serez pour tout le monde; et vous, Mademoiselle, vous ne valez pas mieux, et vous partagerez son sort. En disant ces mots, elle les toucha tous deux de sa quenouille; et ils tombèrent dans un profond assoupissement, dont rien ne put les tirer. Dès que le roi apprit ce funeste événement, il envoya consulter un oracle de ses amis qui habitoit l'ancre de Borée, à deux degrés du pôle.

Celui-ci lui dit qu'il n'y avoit d'autre remède , pour guérir la princesse , que le rire de Mousseline la Sérieuse. Or , comme on savoit qu'elle n'a jamais ri , et que probablement elle ne rira jamais , le pauvre Fortimbras crut que c'étoit une dérision ; et déjà il avoit ordonné qu'on remplît de dix mille pieds cubes de glace et de neige le trou de l'oracle , lorsqu'il jugea à propos de se raviser , et d'envoyer sa fille et le Facardin vers la princesse d'Astracan , pour épier le premier rire qui sortira de sa bouche. Le char que vous voyez a été construit pour ce grand voyage : quant à moi , je n'ai jamais voulu quitter le corps inanimé de mon pauvre maître.

Le fidèle écuyer ayant terminé son récit , tous les assistants partagèrent sa juste douleur ; et l'on résolut de conduire cette espèce de convoi vivant jusqu'au palais de la princesse Mousseline , afin de lui exposer combien il seroit utile qu'elle voulût enfin prendre la peine de rire , ne fût-ce que pour rompre l'enchantement de ces illustres personnages. En chemin , le prince de Trébizonde pria le chevalier de l'Alêne de lui dire pourquoi les rouets jouoient un si grand rôle dans ce pays. Nous nous sommes tous engagés , répondit-il , à remplacer les trois cent. soixante-quatorze douzaines de chemises que Mousseline a perdues ; espérant d'ailleurs que notre air gauche , qui nous paroît ridicule à nous-mêmes , finiroit par la faire rire aussi ; et , comme vous êtes engagé dans cette aventure , vous

ne pouvez pas plus que nous, vous dispenser de filer. Cette occupation me parut assez fâcheuse pour un guerrier; mais je n'eus pas le temps de m'en plaindre avant d'arriver à la résidence royale d'Astracan. Au bruit que fit tout le cortège, la princesse parut sur le balcon; et, quand on lui raconta la triste aventure de Facardin, et de Sapinelle au petit pied, malgré la rivalité naturelle entre les dames qui prétendent aux mêmes agréments, elle avoit si bon cœur qu'elle ne put s'empêcher de fondre en larmes, conséquence très naturelle du spectacle déplorable qu'on lui présentoit. Il y avoit bien loin de là à rire; et tout le monde se désoloit, lorsqu'un spectacle extraordinaire attira l'attention de l'assemblée. L'air fut tout à coup obscurci, et l'on vit un assez gros nuage qui, s'abaissant par degrés, se trouva être un rassemblement de plusieurs milliers d'oiseaux de différentes espèces: ils précédoient le char volant du grand Caramoussal, et lui servoient d'escorte; ou plutôt c'étoient des officiers de sa maison, car ils portoient tous, sur les ailes, sa livrée bleu de ciel et safran, outre qu'ils avoient à la patte droite un anneau à ses armes. Ses gardes du corps étoient des vautours, ses musiciens une troupe de rossignols et de fauvelles; il avoit pour lecteur un perroquet gris, et pour poètes deux cygnes de Mantoue: il conduisoit lui-même les six aigles attelés à son char; et il avoit pour postillon un geai fort adroit. C'est dans cet équipage que le brave homme d'enchan-

teur arriva chez le roi d'Astracan. Il n'étoit pas seul : une dame d'un certain âge étoit à sa droite ; elle paroissoit très affligée , et donnoit gravement la main à un petit personnage richement habillé , mais fort laid de figure , quoiqu'il fût difficile d'en juger , tant sa fraise à l'espagnole étoit ample ; elle cachoit tout le bas de son visage , et son chapeau à plumes d'autruches en couvroit tout le haut. Il avoit des bottines de maroquin jaune , un pourpoint de satin couleur de feu , un manteau de gaze d'argent , et un baudrier d'où pendoit une assez longue épée ; il portoit sur la poitrine les décorations de différents ordres en diamants , avec leurs rubans en écharpes et en sautoirs. Tout cet attirail étoit fort imposant ; et , de loin , personne ne reconnoissoit , sous un tel déguisement , le Singe Triste dont on a parlé dans la première partie de ces Mémoires. Malheureusement pour lui , il sortoit de son haut-de-chausse un petit bout de sa queue ; un maudit page , malin comme ils le sont tous , s'en étant aperçu , passa par derrière lui pendant qu'il faisoit sa première révérence à la princesse , et le pinça de toute sa force. Le pauvre animal ne put se contenir ; il fit une affreuse grimace. L'acoutrement du singe et sa gravité avoient déjà donné à Mousse-line plus de gaieté qu'elle n'en avoit senti de sa vie. Les contorsions qu'il fit en se sentant pincer la queue , et le soufflet qu'il donna au page pour se venger , achevèrent le miracle ; et l'on entendit distinctement un éclat de rire partir de sa belle bouche.

Un événement si important et si heureux excita mille transports de joie ; le vieux roi son père pleuroit comme un enfant ; tout le peuple applaudissoit ; les musiciens de la cour , plus bruyants que partout ailleurs , faisoient un charivari à étourdir les gens , et empêchoient d'entendre le concert des oiseaux du grand Caramoussal. Celui-ci , ennuyé de tout ce vacarme , fit un signal avec sa baguette , et aussitôt toute la musique cessa : les chanteurs restèrent la bouche ouverte ; les joueurs de violon avec leurs archets en l'air , les cors de chasse avec la bouche enflée. Le Singe profita de ce silence pour s'adresser au roi : Seigneur , lui dit-il avec une assurance respectueuse , l'oracle est accompli ; j'ai fait rire votre fille ; votre promesse est positive , et je dois l'épouser. On peut juger de l'indignation générale qu'excitèrent les prétentions de ce magot. Qu'on l'envoie à la ménagerie , disoient les uns ; qu'on le montre à la foire , disoient les autres ; les plus modérés opinoient pour qu'on lui donnât un sac de noix , avec défense de jamais paroître à la cour. Tous ces nobles chevaliers , qui , depuis plusieurs années , s'étoient dévoués à cette aventure , frémissaient de rage. Enfin le tumulte étoit grand , lorsque , pour l'apaiser , la dame âgée qui accompagnoit Caramoussal s'avança ; et , levant le voile dont étoit couvert son visage : Sire , dit-elle au roi d'Astracan , et vous , princes et chevaliers qui m'écoutez , je suis la princesse douairière de Trébizonde , que des malheurs peu communs ont

exilée depuis plus de vingt ans de ses États. On doit en croire le pénible aveu que je fais en ce moment ; oui , celui que vous voyez sous cette forme repoussante est un prince ; il est mon fils , aussi bien que vous , grand Facardin , que je reconnois sous cet équipage de cuisinier , et que le Facardin du mont Atlas qui sort dans cet instant de sa léthargie. Vous êtes mon fils aîné , prince de Trébizonde , continuant-elle en se tournant vers moi , je vous demande votre amitié pour le cadet de vos frères. Madame , lui dis-je alors respectueusement , si , par quelque mystère que je ne cherche point à approfondir , je suis en effet le frère de ces chevaliers , leurs manières nobles et leurs figures distinguées rendent leur alliance honorable pour moi , et je l'admets volontiers ; mais il est impossible que ce fils de guenon ait rien de commun avec nous. Caramoussal m'interrompit alors , et me dit d'un ton d'autorité : Jeune homme , la nature entière est couverte d'un voile que les yeux les plus clairvoyants ne sauroient percer ; tout est ici-bas illusion et apparence ! Que savez-vous si la peau de ce singe ne renferme pas le cœur le plus noble ? Ne voit-on pas de très beaux hommes avoir des sentiments bas qui les rendent semblables aux brutes ; et ne pourroit-on pas citer des femmes charmantes qui n'en ont pas moins toute la malice des singes ? — Tout ce qu'il vous plaira , monsieur du Caramoussal , s'écria le roi d'Astracan écarlate de colère ; vous parlez comme un oracle que vous êtes ; mais il ne

sera pas dit que j'aie un singe pour gendre, et que je m'expose à avoir des sapajous pour petits-fils! — Seigneur, répondit froidement l'enchanteur, la parole des rois est sacrée: vous avez promis votre fille à celui qui la feroit rire; et c'est à ce jeune prince que le destin a accordé la faveur signalée que tant de rivaux sollicitent depuis si long-temps. Cependant je conçois votre chagrin, et je vais voir s'il ne m'est pas possible de l'adoucir. Là-dessus il traça en l'air trois cercles avec sa baguette: au bout de quelques minutes, on entendit un petit cri semblable au chant du coq, et bientôt après on vit en effet le coq merveilleux avec sa crête d'escarboucle et son bec de diamant jaune. Il tenoit dans la patte gauche un grain de millet que l'enchanteur cassa: ce grain de millet contenoit un rouleau de toile d'araignée sur lequel étoit écrit en caractères magiques l'oracle suivant, que Caramoussal lut tout couramment:

O R A C L E.

Si la princesse Mousseline
 Sous sa forme présente épouse Facardin,
 Tous ses enfants auront un air divin
 Où se peindra leur illustre origine.
 Cependant il est à son choix
 De lui faire reprendre une figure humaine;
 Mais alors du Destin la volonté certaine,
 Et les suprêmes lois,
 Sont de ne lui donner pour toute sa famille
 Qu'un sapajou pour fils, qu'une guenon pour fille.
 Ce terrible oracle, plus clair qu'ils ne le sont ordi-

nairement , étoit exprimé en aussi mauvais vers que de coutume. La princesse Mousseline , à qui la parole étoit revenue avec le rire , fut prodigieusement embarrassée ; et l'on peut assurer qu'il ne se livra jamais dans le cœur d'une belle princesse un plus violent combat entre tous les sentiments de pudeur , d'orgueil , de vertu , de maternité , d'amour propre qui y font leur résidence habituelle. Enfin son heureux génie l'inspira ; elle poussa un profond soupir ; et après avoir fait , en fille bien élevée , une révérence au roi son père : Sire , dit-elle , puisqu'il faut , pour dégager votre parole royale , que j'épouse le plus jeune des Facardins , j'y consens ; et je préfère qu'il conserve sa forme actuelle , à l'horreur de vous donner des monstres pour petits-enfants. En achevant ces mots , elle avança la main vers le prince-singe. Celui-ci , touché de tant de bonté , mit respectueusement un genou en terre ; et , prenant délicatement , avec une de ses pattes de devant , la main de la princesse , il se dispoit à la baiser ; mais , avant que son vilain museau n'eût touché cette belle main , le coq merveilleux s'étoit élancé sur sa tête ; il s'y accrocha fortement , battit trois fois des ailes ; et , au troisième battement , il s'envola avec la peau et la queue du singe , à la place duquel on vit un très beau jeune homme , à la grande satisfaction du roi et de toute l'assemblée. Caramoussal déclara que le Destin , satisfait de la généreuse résolution de Mousseline , avoit en sa faveur détruit l'enchantement sans

conditions , et que ses enfants seroient les plus jolis du monde. On songea alors à Sapinelle de Jutland qui venoit de se réveiller sur son char , ainsi que son Facardin , conformément à la prédiction de l'oracle de l'ancre de Borée. Ces illustres personnes parurent embarrassées de se trouver dans cette situation devant toute la multitude. Mousseline , qui n'étoit plus la Sérieuse , emmena l'infante de Danemarck dans son appartement ; et son père fit prendre des restaurants au Facardin du mont Atlas , qui en avoit grand besoin. Il avoit oublié , pendant sa léthargie , la nymphe à l'arc d'acier , dont le soulier ne se retrouva plus. Sapinelle étoit charmante ; il étoit sûr de l'agrément de son père Fortimbras , à qui il avoit procuré si heureusement la grande bouche qui faisoit son bonheur ; la princesse n'étoit point insensible à son amour : ainsi il ne restoit plus à obtenir que le consentement de ma mère , qui , trouvant le parti très sortable , l'accepta volontiers. On fit à la fois les deux noces avec une magnificence que je n'entreprendrai point de dépeindre , de peur que l'on ne me soupçonne d'exagération , reproche que je suis loin de mériter. Mes deux frères étant pourvus , le grand Facardin à la marmite , un peu confus de paroître dans cette auguste assemblée avec son équipage de cuisinier militaire qui n'avoit plus de but , reprit son casque et son épée , et partit avec le chevalier de l'Alêne et celui du Coq , qui partageoient ses sentimens et son embarras , pour chercher de nouvelles

aventures. Cristalline, dont la curiosité n'étoit pas encore satisfaite, les suivit habillée en page, espérant trouver quelques occasions de contenter son goût. J'embrassai tendrement mon frère, qui me promit de me faire passer le récit de ce qui lui arrivera dans la suite; s'il est digne d'être mis sous les yeux de sa hauteesse, je lui demanderai la permission de le lui présenter. Quant à ma mère, elle se rendit aux instances de la princesse Sapinelle sa bru, et l'accompagna en Danemarck. Je leur souhaitai à tous un heureux voyage, et je repris le chemin de Trébizonde pour être prêt à exécuter les ordres qu'il plaira au sultan mon seigneur de me donner. — Ouf, s'écria Dinarzade; nous voilà donc délivrés de tout ce Facardinage! ce n'est pas assurément sans peine, et sans avoir couru, par monts et par vaux, du nord au sud, et de l'est au couchant: et cependant, pour peu que l'on ait de curiosité, et que l'on aime les histoires complètes, on ne peut pas être content de votre récit. On n'a point de nouvelles de la Vieille du mont Atlas; on ignore ce que deviennent les rouets; on ne sait pas non plus pourquoi le chevalier du Coq s'affuble de cette manière; d'ailleurs il y a des contradictions, des obscurités. Taisez-vous, impertinente, dit le sultan en se frottant les yeux; si l'on étoit si difficile, il ne faudroit jamais lire d'histoires; car celles que l'on publie aujourd'hui sont pour le moins aussi obscures, ne sont guère plus véritables, et sont certainement moins amusantes

que celle-ci. — Ce ne peut être que par comparaison avec ces pitoyables ouvrages, reprit aigrement Dinarzade, que votre hauteesse approuve les aventures qu'elle vient d'entendre ; et , si la sultane Schéhérazade ma sœur n'avoit pas une extinction de voix , elle nous conteroit de bien plus belles histoires ; mais du moins falloit-il que le prince de Trébizonde nous expliquât comment il se trouve être le frère des trois autres Facardins, chose dont il ne nous a pas dit un mot. — Il est vrai , dit le sultan des Indes ; vous auriez dû , Trébizonde , demander à votre mère le récit de ses aventures. — C'est ce que j'ai fait , seigneur , répondit l'aîné des Facardins ; je l'ai même sur moi , et je suis prêt à le lire à votre hauteesse , si elle daigne m'écouter. Mais je viens d'entendre le crieur qui rappelle aux fidèles Musulmans que c'est aujourd'hui vendredi , et qu'il est temps de remplir le devoir conjugal ; je vais donc me retirer. — Restez , reprit brusquement le sultan ; on n'est pas à la minute. D'ailleurs les princes ont des excuses légitimes ; les grands devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs peuples les dispensent de ces détails minutieux. Dinarzade sourit malignement ; la sultane soupira , et le prince de Trébizonde , après avoir toussé deux ou trois fois , commença ainsi l'histoire de sa mère.

MÉMOIRES

DE LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DE TRÉBIZONDE ,

MÈRE DES QUATRE FACARDINS.

CE peu de charmes que la nature m'a départis ont été bien funestes à mon repos. Je vivois paisiblement avec mon époux , le prince de Trébizonde , et déjà un fils avoit été le fruit de notre union , lorsque , me promenant un soir avec mes femmes sur les bords rians de la mer Noire , j'aperçus entre les rochers un joli lézard vert d'émeraude , qui ne s'enfuit point à mon approche ; au contraire , il s'avança vers moi , je le regardai avec attention , et je remarquai qu'il avoit sur le dos des caractères singuliers tracés en or : il paroissoit extrêmement doux et caressant , et j'avois grande envie de le prendre ; cependant la répugnance que j'ai pour ces sortes d'animaux fut la plus forte ; je m'éloignai , et je le vis disparoître dans une crevasse.

J'étois à peine à cent pas de cet endroit , que j'aperçus sur la grève un petit oiseau d'un jaune éclatant , avec une huppe et la queue d'un beau rouge ; il avoit la tête baissée ; et , en le regardant de plus près , je remarquai qu'il se débattoit : il avoit mis imprudemment son bec dans une huître entr'ouverte , qui ,

en se refermant , l'avoit pris comme dans un trébuchet. Le pauvre petit me fit tant de pitié , que je pris l'huître , et que je le dégageai. Je m'attendois qu'il alloit chercher à s'envoler ; mais , au lieu de prendre son essor , il battit des ailes , et approcha son joli bec de ma bouche comme pour me remercier. Cela m'intéressa ; je lui présentai le doigt ; il s'y posa , et je l'emportai dans mon appartement. Il étoit si doux et si peu farouche , qu'en le mettant dans une cage , j'en laissai la porte ouverte , afin de lui donner la liberté de se percher sur le bâton de mon perroquet. Je me couchai comme à mon ordinaire avec le prince mon mari. Le lendemain , de grand matin , il partit pour la chasse sans m'éveiller , mais bientôt après une lumière extraordinaire qui éclaira ma chambre , me fit ouvrir les yeux ; et je vis l'oiseau , perché sur la cage , grossir par degrés ; puis , tout à coup changeant de forme , il devint un génie dont les traits étoient assez beaux , mais dont la physionomie étoit plus imposante qu'agréable. Madame , me dit-il en s'approchant de mon lit , pardonnez ce déguisement à la passion que vous m'avez inspirée ; c'est moi qui vous apparus hier sous la forme d'un lézard vert , et ensuite sous celle d'un oiseau ; car mon pouvoir , quelque grand qu'il soit , ne s'étend pas jusqu'à m'introduire chez vous sans votre consentement ; la fée qui a présidé à votre naissance vous a mis à l'abri d'un pareil événement. Monsieur , lui répondis-je très effrayée , si mon consen-

tement est nécessaire pour que vous soyez ici , je vous déclare que je ne vous le donnerai jamais , surtout à une heure aussi indue. — Il est trop tard actuellement , Madame ; vous m'avez établi vous-même dans votre chambre , et j'y resterai. Considérez que votre réputation est parfaitement à couvert , puisque j'ai le pouvoir de redevenir oiseau à volonté. Voilà ce que je ne croirai jamais sans l'avoir vu , dis-je d'un ton radouci. Eh bien , belle princesse , vous allez vous en convaincre. Aussitôt il diminua à vue d'œil , son bonnet orné de belles plumes rouges redevint une huppe , et sa robe de satin jonquille se changea en un plumage de même couleur : enfin la métamorphose fut complète , et il se mit à voltiger dans la chambre. Je lui présentai mon doigt , décidée à le prendre et à le remettre en cage , afin de me débarrasser de ses poursuites ; mais il devina mon intention , et , reprenant sa forme naturelle , il me dit d'un ton moqueur : Vous vouliez me mettre en prison , c'est bien assez de porter vos fers. Je vous en dirai davantage lorsque nous serons chez moi. A ces mots , il me toucha avec une petite baguette d'ivoire qu'il portoit dans sa manche : Sois perruche , dit-il d'une voix forte , et perruche je devins. Je fus si étonnée de me voir dans mon miroir avec un plumage vert , une longue queue , et deux petits yeux ronds bordés de rouge , que je me laissai prendre sans difficulté ; il me mit dans la cage , ouvrit la fenêtre , et s'envola avec moi. Je ne sais

pas au juste combien dura ce voyage qui se faisoit avec une telle rapidité que je ne pouvois distinguer les pays au-dessus desquels je passois ; tout ce que je sais , c'est que j'en étois encore étourdie lorsque nous arrivâmes chez le génie. Il avoit fixé sa résidence au milieu d'une forêt de grands orangers. La cime de celui qu'il habitoit étoit plus élevée que les plus hauts minarets de nos mosquées , et le tronc étoit aussi gros qu'une tour : c'étoit dans la partie basse que logeoient les lutins , les farfadets , et autres petits officiers de sa maison ; il s'étoit réservé le haut de l'arbre , dont les branches étoient disposées en une suite de berceaux artistement arrangés ; des festons de fleurs et des guirlandes de fruits décoroient ces appartements meublés avec une élégante simplicité. A la suite de la chambre à coucher , étoit un parterre orné des plantes les plus rares que produisent les trois parties du monde , et un petit verger d'arbres nains de toutes les espèces connues , toujours chargés de fruits délicieux : ces jardins aériens étoient terminés par un kiosque en forme de nid , perché sur la branche la plus élevée , d'où l'on découvroit une vue superbe au-delà de la forêt.

Lorsque je fus un peu reposée , le génie me rendit ma première forme , et me conduisit à ce pavillon. Regardez autour de vous , me dit-il ; tout ce que vous voyez à cinquante lieues à la ronde m'appartient ; mais comme votre vue est trop foible pour distinguer

les objets, de la hauteur où nous sommes, prenez ces lunettes auxquelles j'ai adapté deux yeux de lynx préparés. Je mis les bésicles, et je vis au-dessous de moi les campagnes les plus fertiles, et les plus riches prairies, des moissons jaunissantes, des troupeaux bondissants, des vergers dont les arbres étoient couverts de fruits. Je distinguois les ruisseaux qui serpentoient dans les bocages, les bateaux qui naviguoient sur une belle rivière, et ceux qui les montoient: tout ce paysage étoit animé par des habitants des deux sexes qui s'occupoient des travaux de l'agriculture, et qui paroissoient dans l'aisance et la joie. J'aurois contemplé ce spectacle admirable avec plaisir si j'avois pu oublier les chers objets que j'avois laissés à Trébizonde, le prince mon époux, et mon fils; mais ils étoient toujours présents à ma pensée. Je me jetai aux genoux du génie, et je lui dis les larmes aux yeux: Seigneur, vous êtes un des plus puissants et des plus riches souverains du monde; vous habitez une demeure aussi singulière qu'agréable; vous régnez sur de vastes provinces, et vous avez à vos ordres des êtres qui ont chacun plus de pouvoir que les premiers monarques de la terre; rien ne manque à votre bonheur: prenez pitié d'une malheureuse princesse qui ne vous a jamais offensé, et ne troublez pas plus long-temps le repos d'une illustre et vertueuse famille. Votre beauté, Madame, me répondit le génie, détruit l'effet de vos discours; toutes les richesses que j'ai étalées à vos yeux n'ont

plus de prix pour moi si vous ne les partagez , ou si vous ne me donnez votre cœur en échange. Oui , je préférerois d'être réduit à la condition d'un simple gnome , si vous vouliez devenir mon épouse ; et il accompagna ces paroles d'un serment si fort , que l'arbre entier tressaillit. Cette violence me fit peur ; et , voyant que j'étois en sa puissance , je songeai à gagner du temps. Je lui demandai donc de ne point me parler de son amour avant deux mois : il ne m'accorda que huit jours ; et je me retirai dans l'appartement qui m'étoit destiné , implorant toutes les puissances du ciel , et gémissant sur mon malheureux sort. J'y serois restée absorbée dans ma douleur si le génie n'eût point exigé que je fisse tous les jours un tour de promenade. Un soir que je regardois avec étonnement une fontaine qui entretenoit la fraîcheur de ce lieu enchanté , je remarquai un petit sylphe , de la plus jolie figure du monde , qui y puisoit de l'eau pour arroser des œillets. Princesse , me dit-il , cette source vous surprend ; sachez qu'elle est due au travail industrieux de mes frères. Ils balayent avec leurs ailes la rosée qui tombe sur les feuilles , et ils la font couler dans des réservoirs qui alimentent la fontaine ; mais je gémis de la voir s'augmenter par les larmes qui coulent de vos beaux yeux. Hélas ! que n'est-il en mon pouvoir de vous consoler ? Petit être bienfaisant , lui dis-je sensiblement touchée , le seul moyen de finir mes chagrins seroit de me délivrer de ce lieu où j'ai tout à redou-

ter pour mon honneur. Vous délivrer m'est impossible, répondit le sylphe; tout ce que je puis faire, c'est de consulter un hermite de mes amis qui possède des secrets admirables, et qui pourra vous être utile. Je risque beaucoup en voulant vous servir; si le génie mon maître me surprenoit, je serois renfermé pour deux ou trois mille ans dans une des racines du grand arbre; ce qui est une terrible pénitence, lorsqu'on aime autant que moi le grand air et la liberté: mais il faut bien s'exposer au péril pour secourir la beauté malheureuse; demain vous saurez de mes nouvelles. Le lendemain, j'étois avant lui à la fontaine, mais il ne tarda pas à y arriver; il me dit qu'il avoit trouvé son ami l'hermite, et qu'il en avoit obtenu un livre dont les vertus étoient admirables: Le voici, dit-il; ne vous en séparez jamais. Il me quitta aussitôt; je rentrai dans mon appartement, et je lus sur le premier feuillet: *Fuyez l'occasion*. Je tournai la page, les mêmes mots y étoient écrits; ils étoient répétés sur toutes les autres, et ce livre merveilleux ne contenoit rien autre chose: je le posai sur ma table, et n'y songeai plus. Cependant le délai fixé par le génie s'écoula bien vite; tous les jours il devenoit plus pressant, et moi plus malheureuse; car mon devoir et mon inclination étoient d'accord contre lui. Enfin mon petit ami le sylphe me prévint qu'il alloit, le soir même, me faire habiter sans rémission le même appartement que le sien. A peine m'avoit-il donné cet avis, que le génie parut.

Il étoit fort animé ; et , au lieu de ses protestations ordinaires d'amour , il me fit les propositions les plus révoltantes ; je priai , je pleurai , je conjurai , rien ne put le fléchir. J'allois être victime de sa violence lorsque mon petit livre arriva en volant , et se mit entre lui et moi : le génie vouloit me ravir un baiser , le livre se colla sur sa bouche : à peine l'en eut-il ôté , que le livre descendit sur mon sein qu'il pressoit d'une main trop hardie ; enfin ce bouclier magique étoit partout , et partout il s'opposoit à ses entreprises , et les rendoit infructueuses. Le génie écumoit de rage ; et , ne pouvant rompre la force du charme , il me précipita , moi et mon livre , par dessus la barrière du jardin : je tombai de cette immense hauteur ; et , si l'obligeant sylphe n'eût amorti le coup , c'en étoit fait de moi. Je fus long-temps à reprendre mes sens ; et , quand la connoissance me revint , je me trouvai sur un brancard porté par quatre bûcherons ; ils m'emmenèrent dans leur cabane , où je reçus d'une vieille femme qui logeoit avec eux tous les soins qu'exigeoit mon état. Dès que je fus un peu remise , je demandai à quelle distance j'étois de Trébizonde ; mais ces bonnes gens n'avoient jamais entendu parler de cette ville : je demandai alors dans quel pays j'étois , on me répondit que j'étois à deux journées du mont Atlas. Comme je faisais ces questions , on entendit du bruit à l'entrée de la cabane : c'étoit un chevalier qui passoit avec son écuyer , et qui demandoit à se rafraîchir , car il fait

prodigieusement chaud dans cette partie de l'Afrique. Il fut très étonné de voir dans cette humble demeure une personne de mon rang : je me nommai, sans lui raconter cependant tous les détails de mon histoire, et je le suppliai, par tous les objets de son affection, de me ramener à Trébizonde. Il faut, me répondit-il, sept mois de marche pour nous y rendre ; mais je vous promets de vous y reconduire dès que j'aurai terminé ce qui m'amène dans ce pays. Je suis venu consulter le grand Caramoussal, dont la renommée s'étend dans le monde entier : s'il ne peut me rendre le bonheur dont j'ai été privé, c'en est fait de ma vie, car il m'est impossible d'exister après la perte que j'ai faite. Jugez-en par vous-même, continua-t-il les larmes aux yeux, voyez quelle étoit mon épouse chérie : en même temps il sortit de sa poche droite le portrait d'une femme si charmante, que l'on ne savoit lequel admirer davantage, de la régularité de ses traits, ou de la finesse de sa physionomie. Quand nous l'eûmes considéré quelque temps, il tira, en sanglotant, de sa poche gauche un étui d'or de la longueur du doigt : Voilà, me dit-il, tout ce qui me reste de cette adorable personne ; l'excès de sa sensibilité l'a réduite dans cet état ; son esprit égaloit ses charmes, et sa tendresse pour moi les surpassoit ; je l'aimois passionnément, et cependant elle n'étoit point heureuse ; son caractère inquiet et susceptible se formoit mille chimères que tous mes soins ne pouvoient détruire. Vous m'aimez, me di-

soit-elle , du moins vous me l'assurez , et peut-être êtes-vous sincère , mais vous êtes dans l'erreur ; vous me trouvez jolie , et ce sont mes yeux , mes traits , qui vous ont séduit ; ce n'est point mon âme que vous aimez. J'avois beau lui jurer le contraire , je ne pouvois parvenir à la persuader : enfin elle alla trouver une fée qui protégeoit sa famille ; et , à force d'importunités , elle obtint d'elle le pouvoir de se décomposer. Le premier usage qu'elle fit de cette malheureuse faculté fut de se priver d'un œil : Eh bien ! dit-elle , m'aimez-vous encore avec une telle difformité ? Oui sans doute , lui répondis-je , et plus que jamais. Ensuite elle s'ôta une oreille ; enfin , voulant pousser encore plus loin son expérience , et follement jalouse des charmes de sa taille que j'idolâtrois , la voilà qui se rapetisse par degrés , d'abord d'une demi-coudée , puis d'une coudée , enfin elle devient de la longueur du doigt. Au reste ce n'étoit qu'une épreuve passagère , et elle comptoit bien reprendre sa grandeur naturelle , ainsi que l'oreille et l'œil qu'elle avoit supprimés. Malheureusement elle n'en avoit pas le pouvoir ; après de vains efforts , elle tomba malade de chagrin , et mourut victime de son imprudence. Pour moi , au désespoir de cette mort prématurée , je la fis embaumer , et la voici. Il ouvrit alors l'étui , et me montra une petite momie proprement embaumée à l'égyptienne. Quelque occupée que je fusse de ma propre douleur , je ne pus m'empêcher de donner des larmes au sort de cette infor-

tunée. Le chevalier, après avoir baisé cette froide relique, referma l'étui, et mit tristement dans sa poche l'objet de ses tendres regrets. Il me proposa ensuite de me mener chez un seigneur de ses amis, qui habitoit un beau château au pied du mont Atlas, tandis qu'il iroit consulter l'enchanteur Caramoussal qui occupe le sommet. J'acceptai ses offres obligantes, je quittai mes honnêtes bûcherons, en me promettant bien de les récompenser dès que la fortune m'en auroit rendu les moyens.

Je fus parfaitement bien reçue dans le château. J'y restai dix jours, au bout desquels nous vîmes arriver le chevalier plus triste que jamais. Il nous raconta que l'enchanteur lui avoit déclaré qu'il ne pouvoit ranimer sa momie, s'il n'en obtenoit la permission de la Vieille aux Rouets; qu'il étoit parti sur-le-champ pour la solliciter, mais qu'elle avoit mis cette grâce à un prix auquel il lui avoit été impossible d'atteindre, quelque désir qu'il en eût. Lorsqu'on le pressa de s'expliquer, il rougit, et continua son récit en ces termes : Elle exigeoit que je demeurasse six mois dans sa cabane, sans avoir d'autre lit que le sien; et, pour préliminaire, elle m'a donné un baiser qui a failli me suffoquer. J'ai pensé qu'il valoit mieux aller retrouver ma chère femme, en mourant de chagrin, que de mourir des insupportables caresses de cette maudite vieille; et, si je n'avois pas promis à la princesse de Trébizonde de la reconduire dans ses états, je me jetteroie tout à

l'heure, la tête la première, dans la mer : mais, dès que j'aurai rempli mes engagements avec elle, je n'y manquerai pas. Toute la compagnie essaya, très inutilement, de le consoler ; il demeura inflexible dans sa résolution. Enfin nous partîmes ; nous côtoyâmes tous les bords de la Méditerranée, jusqu'à l'isthme de Suez, et je n'eus qu'à me louer des attentions et des égards qu'il eut pour moi pendant ce long voyage. De mon côté, je cherchois à adoucir ses chagrins, et à lui offrir toutes les consolations que l'amitié pouvoit me suggérer ; car j'en avois conçu une véritable pour lui. Je voyois avec plaisir que mes soins n'étoient pas tout-à-fait inutiles ; et, lorsque nous fûmes arrivés à Bagdad, où nous restâmes plusieurs jours afin de faire les préparatifs nécessaires à la traversée du grand Désert, il me sembla qu'une mélancolie douce avoit remplacé cette sombre tristesse qui jusqu'alors avoit obscurci ses traits. Quant à moi, mon esprit étoit partagé entre l'inquiétude et l'espoir ; je soupirois après le moment où je me retrouverois à Trébizonde ; mais je craignois que le chagrin de m'avoir perdue n'eût altéré la santé de mon époux dont je connoissois la tendresse. Je me livrois à ces réflexions, en me promenant seule sur le bord de l'Euphrate, la veille du jour fixé pour notre départ, lorsque le chevalier vint à moi avec précipitation : il paroissoit troublé, et il me pria de rentrer sans vouloir répondre à mes questions. Je ne pus arracher de lui que des

réflexions générales sur les misères de la vie humaine, et des mots entrecoupés qui ne présageoient rien que de sinistre : enfin, ne pouvant plus endurer cette situation pénible, je le conjurai de s'expliquer clairement. J'appris alors, avec la douleur que vous pouvez supposer, qu'il venoit de rencontrer un marchand d'esclaves qui arrivoit de Trébizonde, où il s'étoit passé de bien grands malheurs depuis mon départ. Le prince des Bactriens avoit profité de l'abattement dans lequel étoit tombé mon époux pour attaquer ses états ; il avoit même pénétré jusqu'à la capitale, et, dans un assaut général, il avoit emporté la place : toute la valeur du prince de Trébizonde n'avoit pu la défendre, et il étoit mort glorieusement les armes à la main. Le cruel vainqueur avoit mis le feu au palais, et mon fils avoit péri dans les flammes. Je tombai évanouie, en apprenant ces horribles nouvelles, et je ne repris mes sens que pour me livrer au plus juste désespoir. Le chevalier, loin de m'abandonner à mon malheureux sort, redoubla ses soins, et me proposa d'aller avec lui dans le royaume de Samarcande, où sa sœur, veuve riche et aimable, avoit de grandes terres ; il m'assura qu'elle m'y recevrait avec plaisir. Tout m'étoit devenu indifférent : je consentis à l'accompagner. Deux mois après, nous arrivâmes au terme de notre voyage. La maîtresse du château étoit absente, mais son frère me fit les honneurs de ce séjour enchanté ; il n'oublia rien pour me distraire, et

tous les jours c'étoit quelque nouvelle fête. Il n'étoit plus occupé de celle qui avoit été si long-temps l'objet de ses regrets ; je l'avois remplacée dans son cœur. Cependant , respectant ma situation , il fut quelque temps avant de me faire connoître sa passion : quand il me l'eut déclarée , je combattis assez long-temps ; mais , comme sa naissance et ses qualités n'étoient point indignes de moi , je consentis à lui donner la main. L'année suivante , je mis au monde un fils , que je nommai Facardin en mémoire de celui que je croyois avoir perdu , et dont le souvenir étoit toujours présent à ma pensée. Le chevalier mon époux étoit au comble de la joie ; il avoit renoncé à toutes les aventures , et ne m'auroit jamais quittée si le goût de la chasse ne l'eût pas entraîné quelquefois des jours entiers dans les épais forêts dont ce pays est couvert. Elles étoient remplies d'ours , de lions , de tigres , et d'autres animaux féroces. Les sangliers n'étoient pas les moins redoutables , et ce fut l'un d'eux qui renversa mon mari à bas de son cheval , en lui faisant d'un coup de bouterolle une profonde blessure dans le flanc. Les autres chasseurs le rapportèrent dans ce triste état au château. On fit venir les plus habiles chirurgiens de Samarcande ; mais , après qu'ils eurent levé le premier appareil , ils jugèrent qu'il n'en reviendroit pas. Le chevalier entendit cet arrêt avec beaucoup de fermeté ; il demanda à me voir ; et , quand je fus auprès de son lit , il me parla en ces termes : « Je regrette , madame , de ne

pouvoir me jeter à vos pieds; c'est là que je devrois être pour obtenir un pardon dont je me reconnois indigne. Hélas! lui dis-je, n'ajoutez point par ces discours à ma douleur; le désespoir où je vous vois augmente votre mal; il vous faut du calme dans l'état où vous êtes; soyez sûr que, quels que soient les torts que vous ayez envers moi, je vous les pardonne. . . . Cela est impossible, me répondit-il d'une voix altérée; les remords cuisants qui me déchirent au bord du tombeau, m'ordonnent de vous dévoiler le fatal secret qui pèse depuis si long-temps sur mon cœur. Ecoutez, et tremblez : le récit que je vous fis à Bagdad, des malheurs de Trébizonde, est une horrible imposture; le prince votre époux est vivant, ainsi que votre fils. Oubliez un misérable qui mérite mille morts, et qui n'a d'autre excuse que la violence de la passion que vous lui avez inspirée. Haïssez-moi, méprisez-moi, mais que ce jeune enfant ne soit pas la victime du crime de son père. Les sanglots et la foiblesse l'empêchèrent de continuer. Pour moi, je me trouvai dans la plus étrange situation d'esprit que l'on puisse imaginer : j'apprenois d'un côté l'existence du prince de Trébizonde, et celle de mon cher Facardin; mais aussi je voyois périr un homme auquel j'étois tendrement attachée, et qui étoit le père de mon second fils. L'avenir me présentait les doutes les plus cruels : devois-je retourner à Trébizonde auprès de mon époux légitime? et devois-je reprendre ma place auprès de lui, en lui cachant ce

qui s'étoit passé? ou ne falloit-il pas lui avouer ma faute, et me soumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner? Enfin ce jeune enfant dont j'étois mère, devois-je l'abandonner? Au milieu de ces perplexités, le chevalier mourut. Dans quelque déplorable condition qu'il m'eut réduite, je lui donnai des larmes; je remis mon fils à sa tante, et c'est lui que vous voyez aujourd'hui, après de mémorables aventures, époux de la belle princesse de Jutland. Pour moi, je résolus de partir pour Trébizonde, et de me jeter aux pieds du prince mon époux, en lui confessant mon crime. Je profitai de l'occasion d'une caravane de marchands d'esclaves qui se rendoient en Circassie, et qui devoient s'arrêter dans le voisinage de Trébizonde. Mais le sort n'étoit point encore las de me persécuter. En traversant les déserts de la Bukarie, nous fûmes attaqués par une horde de Tartares qui pillèrent la caravane, et qui, sans respect pour mon rang et mes malheurs, me vendirent quelques jours après à un riche marchand de Moussul. Il m'emmena chez lui, et j'eus beaucoup à souffrir des caprices de sa femme, qui étoit jalouse et acariâtre. Elle ne pouvoit me pardonner la prédilection que son mari sembloit me montrer, et cela vint au point qu'elle tomba malade et mourut de chagrin. Mon maître n'en fut guère affligé, et il me proposa de la remplacer. Je ne pouvois, dans l'abaissement de ma fortune, lui montrer l'indignation que ses offres m'inspiroient; mais, comme il étoit encore plus avare qu'amou-

reux, je lui découvris mon nom et une partie de mes aventures, en lui faisant espérer qu'il recevroit une grande récompense du prince de Trébizonde, s'il me ramenoit dans ses états. Cette déclaration ne manqua pas de produire l'effet que j'en attendois; il résolut de tirer parti d'une aussi heureuse circonstance; et, cessant de me traiter en esclave, il fit les préparatifs de notre voyage. Sur ces entrefaites le roi des Afghans, qui avoit quelque démêlé avec le sultan de Moussul, vint à l'improviste assiéger sa capitale. Les remparts étoient en bon état, et la garnison, composée de braves gens, fit une vigoureuse résistance, de manière qu'après plusieurs tentatives inutiles pour emporter la place de vive force, l'ennemi convertit le siège en un blocus, espérant réduire les habitants par la famine. Elle ne tarda pas à faire éprouver toutes ses horreurs aux Mousulois, qui, surpris par cette attaque imprévue, n'avoient fait aucunes provisions de bouche. Les vivres devinrent d'un prix exorbitant, et je me rappelle encore qu'une femme de mes amies donna un rang de deux cents perles fines pour le même nombre d'amandes. Le marchand chez qui je demeurois, voyant que le siège n'étoit pas près de finir, et que les denrées augmentoient tous les jours, alla trouver un vieil usurier de sa connoissance, qui avoit quelques sacs de riz, et, moyennant une forte somme d'argent, il lui en acheta un qu'il fit transporter le soir même chez lui. Il y avoit deux jours que nous

possédions ce sac , et il n'étoit pas encore entamé , lorsque nous entendîmes , pendant le souper , du bruit dans la chambre qui servoit de magasin. Le marchand y courut , et arriva assez à temps pour saisir un voleur qui étoit entré par la fenêtre , et qui avoit déjà le sac sur sa tête. Comment , scélérat , lui dit-il , tu me voles la subsistance que j'ai eu tant de peine à me procurer , et qui me coûte tant d'argent ; viens avec moi chez le cadi , viens subir la punition de ton crime. Le voleur posa le sac à terre , se jeta à ses pieds , s'excusa sur son extrême misère , et le conjura de lui accorder son pardon ; mais le marchand fut inexorable , et il se mit en devoir d'appeler ses esclaves pour enchaîner le coupable ; alors celui-ci , qui étoit jeune et vigoureux , se voyant perdu , donna un grand coup de poing dans l'estomac du marchand , l'étendit par terre , et sauta par la fenêtre dans le jardin. Il y retrouva l'échelle qui lui avoit servi à franchir le mur , et s'échappa. Les esclaves étoient cependant accourus aux cris de leur maître : il leur ordonna de porter le sac dans la salle où nous mangions , ne voulant pas le laisser dans le magasin , jusqu'à ce qu'il en eût fait griller les fenêtres. Lorsqu'ils eurent exécuté cet ordre , je me remis à souper avec le marchand. Mais à peine étions-nous à table que j'entendis un bruit singulier sortir du sac ; j'écoutai avec plus d'attention , et je distinguai clairement un petit cri. Je me levai précipitamment , je déliai le sac , et j'y trouvai un enfant qui paroissoit

avoir environ deux ans, proprement emmaillotté dans du coton : on avoit pris des précautions pour qu'il pût respirer, et il ne paroissoit point avoir souffert. Il étoit d'une figure charmante, et me tendoit ses petits bras de la manière la plus caressante. Cela ne toucha point le vieux marchand, qui s'écria en jurant : Périssent ce marmot, et le coquin qui l'a apporté ! comment ferai-je à présent pour subsister ? je n'ai plus de riz, ni d'argent pour en acheter. Que cela ne vous inquiète pas, bon homme ! répondit l'enfant. En même temps il siffla dans son petit hochet de corail garni de pierreries. Au premier coup de sifflet, il ne parut rien ; mais au second, quatre génies ailés entrèrent dans la chambre, et se tinrent dans la posture la plus respectueuse : Vous êtes bien long-temps à venir, leur dit l'enfant d'une voix impérieuse ; soyez une autre fois plus diligents : qu'on apporte à souper. Ses domestiques sortent et reviennent un moment après, avec une table couverte des mets les plus exquis. Ce qui parut le plus admirable au marchand, c'est que les assiettes et les plats étoient d'or. Quand on eut desservi, l'enfant nous dit obligeamment : Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, mes gens seront à votre service ; vous n'avez qu'à parler ; je suis le fils du roi des génies, et je vous dirai demain comment je suis ici : mais, pour le moment, il est temps de se coucher ; je vous serai obligé de me faire préparer un berceau. Je me chargerai de ce soin avec plaisir, lui dis-je, en le prenant dans mes bras ;

et je le portai dans ma chambre où on lui arrangea un petit lit à côté du mien. Il s'endormit aussitôt qu'il fut couché, et je ne tardai pas à l'imiter. J'étois encore dans mon premier sommeil, lorsque je fus réveillée en sursaut par la voix d'un homme qui m'appeloit. J'ouvris les yeux, et je reconnus, avec la plus extrême surprise, à la lueur d'une lampe qui brûloit dans la chambre, le prince de Trébizonde mon mari. Je me précipitai à bas du lit pour me jeter à ses pieds, mais il me retint : Ma chère femme, me dit-il en m'embrassant, ne faites point de bruit ; je suis venu, avec le prince des Afghans mon ami, assiéger cette ville. J'ai su, par un concours de circonstances trop longues à vous raconter, que vous y étiez renfermée, et l'on m'a fait connoître la maison que vous habitez. J'ai quitté le camp des assiégeants, et je suis venu vous trouver à travers mille dangers ; mais, puisque je vous vois, tout est oublié. Il ajouta mille choses tendres. J'étois si troublée que je ne savois comment exprimer tous les sentiments qui m'agitoient : l'amour, l'étonnement, la confusion inséparable d'une faute même involontaire, bouleversoient mon âme oppressée. Si la délicatesse m'engageoit à lui découvrir mon aventure avec le chevalier, l'embarras et la pudeur me retenoient ; je commençois des discours sans suite, que j'interrompis par des soupirs ; enfin, prenant mon parti, et rassemblant tout ce que j'avois de courage et de fermeté : J'ai, lui dis-je, des choses bien importantes

à vous raconter ; daignez les entendre avec. . . . Ce sera pour une autre fois , me répondit-il en me fermant la bouche par un baiser ; dans ce moment la nuit s'avance , il faut que je sorte de la ville deux heures avant le jour , sans quoi je risquerois ma vie et celle des gardes qui m'ont introduit. Lorsque nous serons réunis et tranquilles , ce qui j'espère arrivera bientôt , j'écouterai volontiers tout ce que vous avez à me dire ; jouissons ce soir du bonheur inespéré de nous retrouver après une si longue absence. En disant ces mots , il se plaça à côté de moi , et me prodigua les plus tendres caresses. Le lendemain de grand matin il se leva ; je lui demandai de le suivre , préférant braver les plus grands périls plutôt que de rester séparée de lui , exposée à tous les inconvénients que peut avoir à redouter une femme honnête et sans appui. Si je ne viens pas vous rejoindre , me dit-il avec un air de dédain qui me perça le cœur , vous pourrez encore retrouver quelque chevalier qui prendra soin de vous. Hélas ! lui dis-je , les larmes aux yeux , puisque vous savez ma déplorable aventure que je voudrois , aux dépens de tout mon sang , me cacher à moi-même , vous devez savoir aussi comment je fus entraînée dans ce piège fatal ; avec quel art ne m'a-t-on pas trompée ? Ah ! si vous aviez vu le triste état où la nouvelle de votre mort m'avoit réduite , et les sincères regrets que je donnai à votre mémoire , vous me croiriez plus à plaindre que coupable , et vous

n'ajouteriez pas aux reproches que se fait mon cœur, l'outrage des vôtres. Il m'interrompit dans cet endroit, et me dit : Gardez, princesse, vos excuses pour une meilleure occasion ; si j'étois réellement votre mari, je verrois ce que j'aurois à vous répondre ; mais je suis le génie du Grand Oranger ; j'ai voulu me venger de vos dédains ; j'ai pris la figure d'un enfant pour m'introduire dans votre maison ; vous m'avez placé vous-même dans votre appartement, et, pour éviter toute discussion, je me suis présenté à vous sous les traits du prince de Trébizonde : cette fois-ci vous n'aviez plus de petit livre magique pour vous défendre. Adieu ! dans neuf mois vous aurez un fils que vous nommerez encore Facardin, puisque ce nom vous plaît tant ; j'aurai soin de son éducation. Si vous avez besoin de moi, et que vous veuillez habiter mon palais, voilà un talisman qui vous y conduira en le prenant de la main gauche. A ces mots, il disparut. Sans ce talisman, j'aurois pu croire que ce qui venoit de se passer n'étoit qu'un rêve. Je demeurai plongée dans la plus vive douleur.

Cependant le siège de Moussul n'avançoit point ; les habitants continuoient à se défendre malgré la famine qui les désoloit, et le roi des Afghans ayant été tué dans une sortie, ses troupes se débandèrent, et l'abondance reparut dans la ville. Le marchand songea alors à exécuter avec moi le voyage projeté ; mais les circonstances étoient bien changées ; j'avois autant de répugnance à aller à Trébizonde que j'en

avois eu de désir avant la visite du perfide génie. Je prétextai une maladie, et véritablement ma santé étoit loin d'être bonne. Le marchand, ennuyé de mes délais, imagina d'envoyer un de ses commis à Trébizonde pour donner au prince de mes nouvelles, lui demandant en même temps de faire partir une escorte et des fonds, pour que je pusse faire la route d'une manière conforme à mon rang. Je voyois cependant tous les jours que les prédictions du génie de l'Oranger n'étoient que trop véritables; ma grossesse n'étoit que trop apparente, et je ne sortois plus de mon appartement. Lorsque le terme fatal arriva, je vis entrer chez moi une petite vieille, qui s'assit, sans façon, sur mon lit : Je viens, dit-elle, recevoir le jeune Facardin; le commerce avec les génies a cela d'agréable, qu'il épargne les douleurs de l'enfantement; buvez ce qui est contenu dans cette fiole, et ne vous inquiétez de rien. Je vis bien à son air d'autorité, et au feu de ses yeux, que c'étoit une fée qui me parloit ainsi. Je fis ce qu'elle me disoit; je m'endormis aussitôt après avoir avalé le breuvage : mon sommeil fut d'environ une heure; et, quand je me réveillai, la fée me présenta mon enfant, qu'elle venoit de laver dans un grand bassin d'or rempli d'eau rose. Je lui donnai le baiser maternel, et depuis ce temps, je ne l'ai revu qu'à la cour du roi d'Astracan, où je l'ai reconnu à la taille et à l'air de son père, malgré son étrange costume de cuisinier militaire. La fée l'emporta après m'avoir laissé une

seconde fiole qui , en un instant , répara mes forces et ma santé , de manière qu'il étoit aussi impossible de s'apercevoir de ce qui étoit arrivé , que si je fusse toujours demeurée vierge.

Ici Dinarzade interrompit le prince de Trébizonde : Je regrette , lui dit-elle , puisque madame votre mère accouche avec cette merveilleuse facilité , qu'elle n'ait point eu , dans cette occasion , deux jumeaux ; cela auroit complété le nombre des quatre Facardins , et sa hauteesse seroit enfin débarrassée de toute la famille. Ne faites point attention à ce qu'elle dit , répondit le sultan des Indes ; continuez votre récit ; il me paroît pour le moins aussi intéressant que les balivernes dont je suis étourdi tous les jours : arrangez-vous seulement pour avoir fini à l'heure du déjeuner. Votre hauteesse sera obéie , répliqua le prince de Trébizonde ; je n'ai plus à lui rendre compte que de la naissance du Singe Triste , le cadet de mes frères ; mais les événements qui l'ont précédée ne sont pas les moins étonnants de ceux qui sont rapportés dans les Mémoires de ma mère. Je continue :

Ce fut précisément le lendemain de la naissance de mon troisième fils que le commis du marchand revint de Trébizonde , où son maître l'avoit envoyé ; il apportoit de bien tristes nouvelles. Le prince mon époux avoit succombé à une longue maladie , et son fils avoit été conduit à la cour du sultan son seigneur , pour y recevoir une éducation conforme à son rang. L'affreuse certitude de la mort de mon

mari me rendit aussi malheureuse que je l'avois été à Bagdad lorsque le chevalier m'en avoit donné la fausse nouvelle. Mais le marchand, déchu de ses espérances, devint furieux contre moi ; sans pitié pour mes infortunes, il me conduisit le jour même au Bazar, et m'y vendit à un courtier d'esclaves : je partis dès le lendemain avec une troupe de jeunes Circassiennes, que l'on menoit à Samarcande pour recruter le sérail du sultan Schahzenan. Comme je descends par ma mère des princes de ce pays, et que mes traits rappellent cette origine, mon nouveau maître se proposa de tirer parti de cette circonstance pour obtenir un meilleur prix de moi ; il prétendoit que je passerois avec les autres pour venir de Circassie. Nous étions depuis quatre jours en voyage, et la caravane s'étoit arrêtée, à l'entrée d'un désert, auprès d'une belle fontaine. Pendant que l'on remplissoit les outres des chameaux, et que ces animaux, par un instinct admirable, buvoient eux-mêmes à plusieurs reprises, sachant qu'ils seroient privés d'eau pendant plusieurs jours, je m'éloignai du reste des voyageurs en rêvant profondément à mes malheurs passés, et à ceux que la fortune sembloit me préparer encore, quand tout à coup une gazelle, courant avec une extrême vitesse, passa si près de moi qu'elle faillit me renverser. Un énorme léopard la poursuivoit ; il me vit en passant, et se détourna de mon côté, semblant me donner la préférence : je me mis à courir de toutes mes forces,

et j'allois devenir sa proie sans un cavalier armé de toutes pièces, qui, pour mon bonheur, se trouva sur son passage, et qui lui porta un grand coup de lance, dont il l'abattit. Je me jetai à genoux pour remercier le ciel et mon libérateur. Il me répondit, sans lever la visière de son casque : Belle dame, si vous croyez me devoir de la reconnoissance, l'unique moyen de me le témoigner est de me suivre. J'étois dans une position à ne point me faire prier, je montai en croupe, et il m'emmena au galop. Nous courûmes deux heures sans nous arrêter, et nous nous trouvâmes dans une forêt de grands chênes, au milieu de laquelle étoit un vieux château fort. C'étoit là que demeuroit le cavalier. A son approche, on baissa le pont-levis, nous entrâmes, et je vis, à l'empressement que l'on montra pour le servir, qu'il étoit le maître de ce lieu : il ordonna que l'on me conduisît dans un riche appartement, où il entra bientôt après, mais toujours armé, et même la visière de son casque baissée. Il me pria de lui raconter par quelle aventure je me trouvois dans le lieu écarté où il m'avoit rencontrée : je lui fis le récit de mon histoire, à l'exception de quelques circonstances que je jugeai à propos de supprimer. Princesse, me dit-il en soupirant, je vois que vous êtes libre, et que rien ne vous empêche de disposer de votre cœur. Heureux le mortel qui pourra le toucher ! je n'ose me flatter d'une telle conquête, mais du moins je ferai tous mes efforts pour la mériter. Depuis ce mo-

ment il me traita avec les égards dûs à ma naissance, en y ajoutant toutes les attentions de l'amour le plus délicat. Sa conversation étoit spirituelle et instructive, et il avoit dans ses manières quelque chose de dégagé et de gracieux : sa taille cependant n'étoit point avantageuse : il étoit petit ; et, autant que l'on en pouvoit juger à travers les pièces de son armure, car il ne se désarmoit jamais, il n'étoit pas trop bien fait, quoiqu'il fût d'une adresse singulière. Quant à sa figure, comme il ne la montrait point, on pouvoit croire qu'elle n'étoit point belle ; cependant il avoit une telle vivacité que l'on pouvoit, sans craindre de se tromper, bien augurer de sa physionomie. Son caractère étoit gai, quoiqu'il fût sujet à des accès de mélancolie ; mais, ce qu'il avoit de surprenant, c'étoit sa facilité à imiter tout ce qu'il voyoit faire. Je passai trois mois dans ce château sans y éprouver d'ennui ; le maître de la maison étoit aimable sans être exigeant ; et j'avois la jouissance d'une bibliothèque qui renfermoit nos meilleurs poètes arabes ; le soir je prenois quelquefois un théorbe, et je m'accompagnais en chantant les couplets qui me plaisoient davantage. Un jour que je chantois ce passage de Saadi, où il compare la vie à un ruisseau qui serpente tantôt sur les cailloux, et tantôt sur un sable argenté, mais qui finit inévitablement par se perdre dans l'immense mer, je fus surprise d'entendre une voix douce et mélodieuse qui me répondoit par d'autres vers du poète de Schiras, dont le

sens est que l'amour égalise tout , le rang , l'âge , et la beauté. Ce chanteur étoit mon hôte qui pinçoit de la guitare aussi bien qu'un castillan , quoiqu'il eût aux mains ses gantelets. Il me pria de permettre que nous fissions de la musique ensemble ; et , se déclarant plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors , il me demanda si j'aurois de la répugnance à unir mon sort au sien : Pour moi , dit-il , ce qui me charme autant en vous que votre esprit et votre beauté , c'est votre modestie et votre air de prudence ; de tous les défauts auxquels les femmes sont sujettes , ceux que je hais le plus sont l'indiscrétion et la curiosité. J'ai de fortes raisons pour penser ainsi , ajouta-t-il en soupirant. Je le remerciai de la bonne opinion qu'il avoit de moi , en ajoutant que , quelles que fussent mes imperfections , il étoit vrai que je n'étois ni curieuse , ni indiscrete. Eh bien ! dit-il , si vous voulez vous contenter de ce que vous voyez et de ce que je vais vous dire , rien ne s'opposera à notre union. Je suis le dernier fils du roi des Baschirs ; les Tartares Lesghis l'ont dépouillé de ses états , mais ils n'ont point pénétré dans cette terre qui m'a été donnée en apanage : s'ils y venoient , je les ferois repentir de leur témérité ; vous pouvez croire , à la manière dont j'ai abattu le léopard qui vouloit vous dévorer , que je ne crains point les hommes. Ce château est à moi , ainsi que le vaste domaine qui l'entoure. Vous connoissez mon caractère et mon esprit : quant à ma figure , j'ai les raisons

les plus fortes pour ne pas la découvrir avant le terme de dix ans. Si vous daignez m'accepter pour époux , il faut que vous vous engagiez à ne point me demander d'abrégér cette époque , ni même à me faire de questions relatives à cette affaire ; elles m'affligeroient , en renouvelant dans mon souvenir des circonstances déplorables que je voudrois en effacer, et je ne pourrois vous satisfaire. Les qualités et les agréments du prince de Baschirie avoient fait impression sur mon cœur ; d'ailleurs je lui devois la vie , et je n'avois point d'autre manière de lui témoigner ma reconnoissance : j'acceptai donc ses offres , en y mettant pour toute condition qu'il accorderoit sa protection à mon fils , le jeune prince de Trébizonde , s'il avoit besoin de la réclamer. Il me le promit ; je m'engageai de mon côté à ne jamais chercher à pénétrer les secrets dont il voulut se réserver la connoissance , et le mariage s'accomplit. Ses présents de noce furent magnifiques , et toutes les cérémonies se firent comme à l'ordinaire ; seulement quand l'heure de se coucher fut venue , je le vis , avec étonnement , conserver toutes les pièces de son armure , à la réserve de son épée et de ses éperons qu'il ôta pour se mettre au lit. Je ne dis rien dans ce premier moment ; mais , lorsque la familiarité se fut introduite entre nous , je lui demandai pourquoi il s'obstinoit à conserver cet équipage embarrassant et incommode : si vous tenez tant à ne pas découvrir votre visage , lui dis-je , prenez un

masque au lieu de cet armet à visière baissée , et quittez cette cuirasse si incommode ; ou bien , sans toutes ces précautions , éteignez la lampe qui éclaire l'appartement. Le prince des Baschirs me répondit avec sévérité que j'eusse à m'abstenir de semblables demandes à l'avenir , qu'il les considérait comme un moyen détourné de découvrir son secret ; et il conserva son attirail militaire comme si l'ennemi eût été aux portes du château. Nous n'eûmes , pendant les premiers mois de notre mariage , que cette légère altercation ; et mon époux me montrait tant d'amour qu'il étoit évident que , s'il n'eût pas eu les motifs les plus puissants pour me refuser , il se fût empressé de céder à mes désirs. Cependant je voyois avec peine qu'il n'étoit pas parfaitement heureux. Toutes les nuits , il se levoit deux heures avant le jour , sortoit de mon appartement , ne rentroit qu'un peu avant l'aurore ; et , quand il revenoit , il avoit à la main un mouchoir mouillé probablement de ses larmes , car il pousoit de profonds soupirs ; j'avois même quelquefois feint de dormir pour en découvrir davantage , et je lui avois entendu prononcer des mots sans suite , mais qui annonçoient que son âme étoit en proie à un violent chagrin. Je n'osois lui faire de questions ; mais j'étois inquiète et tourmentée. Un soir que je me promenois tristement sur la terrasse du château , celle de mes femmes que j'affectionnois le plus , et qui me sembloit avoir un véritable attachement pour moi , croyant pénétrer

la cause du trouble où elle me voyoit , me dit : Serroit-il possible , Madame , comme le bruit en court , que le prince votre époux , qui paroît vous être si tendrement attaché , et qui est d'ailleurs si nouvellement marié , fût déjà occupé d'un nouvel amour. Cela n'est pas croyable. On dit pourtant qu'il va toutes les nuits dans les souterrains de la tour du donjon , et de telles visites sont très suspectes ; surtout s'il est vrai , comme on me l'a assuré , qu'une très belle femme y est renfermée : je vous avouerai même que quelqu'un m'a juré l'avoir vue par un des soupiraux. Ces paroles me firent une impression profonde : j'avois résisté à la curiosité , je ne résistai pas à un dépit jaloux ; et je résolus d'éclaircir mes soupçons. La donneuse d'avis m'en fournit les moyens dès la nuit suivante : je me levai aussitôt que mon époux eut quitté à son ordinaire mon appartement ; elle me précéda avec une lanterne sourde ; et , après avoir fait de nombreux détours , nous arrivâmes dans un petit caveau , d'où l'on pouvoit voir ce qui se passoit dans le bas de la tour du donjon. C'est là que je fus témoin d'un spectacle qui me remplit d'horreur , et qui s'est tracé d'une manière ineffaçable dans ma mémoire. Une femme encore belle , quoique d'une affreuse maigreur , étoit attachée par le milieu du corps avec une grosse chaîne de fer ; à côté d'elle on voyoit un homme , ou plutôt un spectre , de la figure la plus hideuse , dont les regards impitoyables me faisoient frémir. Dans ce moment , la porte du

cachot s'ouvrit , et je vis paroître le prince des Baschirs sans épée , et la tête baissée. Vous vous faites bien attendre aujourd'hui , lui dit l'inferral geolier ; si cela vous arrive encore , j'irai vous chercher moi-même. Le prince ne répondit que par un grand soupir , et il délia tristement les cordons de son casque ; mais , quand il l'eut ôté , et que je vis qu'il avoit la tête d'un singe , je restai immobile comme si j'eusse été frappée de la foudre. A mesure qu'il quittoit les différentes pièces de son armure , je voyois qu'il n'avoit rien de l'homme que la voix ; tout son corps étoit velu , et ses pattes grêles étoient renfermées dans des bottines garnies pour imiter les mollets ; enfin il avoit une immense queue , beaucoup plus longue que toute sa personne. Quelle position pour une malheureuse princesse qui a régné sur de vastes états , et dont la beauté a été célébrée dans plusieurs cours ! et quel excès d'abaissement et d'humiliation ! celle qui avoit refusé la main de plusieurs princes puissants se trouver l'épouse d'un singe ! j'ignore comment je ne mourus pas sur la place , de honte et de confusion. Ce qui augmentoit encore l'excès de ma douleur , c'est que je portois dans mon sein le gage de ce monstrueux amour. Le mal étoit irréparable , et mes regrets ne pouvoient rien changer à ma triste situation. Cependant je dois raconter la suite de cette horrible aventure : lorsque le prince Singe eut quitté tous ses vêtements , le geolier l'attacha à un carcan de fer scellé dans le mur , en face

de la pauvre femme , de manière qu'il lui tournoit le dos ; et , ayant fait approcher celle-ci , il la tint de la main gauche , tandis qu'empoignant de la droite la queue du singe , et s'en servant comme d'un fouet , il lui en donnoit de grands coups sur le dos. La malheureuse pousoit des cris horribles , qui auroient fléchi tout autre que ce tigre impitoyable ; il s'arrêtoit pourtant quelquefois , mais c'étoit pour lui dire : « Ceux qui présument trop de leurs forces ne sont « guère moins coupables que ceux qui commettent « des fautes préméditées. » Et il recommençoit avec une telle fureur , que ses épaules étoient toutes meurtries. Je ne sais quelle fut la fin de cette scène de désolation , mes forces m'ayant abandonnée. Lorsque je repris mes sens , je me trouvai dans mon appartement , où l'on m'avoit rapportée. J'appris que le prince des Baschirs étoit dangereusement malade ; et bientôt après on me remit une lettre de lui ; elle étoit conçue en ces termes : « Vous savez maintenant , Ma- « dame , le secret dont je voulois vous dérober la « connoissance ; vous croyez avoir à vous plaindre « de moi , et c'est vous qui causez votre malheur « et le mien. Si vous aviez tenu vos engagements , « et ces promesses solennelles que vous me fîtes de « ne point chercher à pénétrer le mystère que ma « situation présente rendoit nécessaire , le terme de « l'enchantement sous lequel je gémisserois arrivé ; « j'aurois repris ma première forme , et vous n'au- « riez point eu à rougir de votre époux. Mais votre

« imprudente curiosité nous a perdus. Je ne veux
« point m'abaisser à paroître devant vous à présent
« que vous savez la condition où je suis réduit : et ,
« quand vous voudriez me recevoir comme votre
« époux , il me seroit impossible de profiter de ces
« sentiments favorables. Je sens que le coup mortel
« est porté , et le trépas va mettre enfin un terme à
« mes malheurs. Recevez mes adieux. »

La lecture de cette lettre me toucha sensiblement ; je reconnus que le prince des Baschirs avoit réellement des torts à me reprocher ; et que , si j'eusse eu la force de résister à des suggestions perfides et à mon inquiète curiosité , j'aurois continué à vivre paisiblement , et j'aurois atteint , dans un petit nombre d'années , le terme convenu. Je cherchois vainement à me consoler en pensant que , de mille femmes qui se seroient trouvées à ma place , il n'y en auroit pas eu une seule qui n'eût fait la même faute. Je voulus aller demander pardon au prince mourant , mais il ne le permit pas , sans cependant montrer de colère contre moi. Il me laissa même la jouissance de ses domaines. Lorsqu'il fut mort , et que je lui eus fait rendre les honneurs funèbres , je me décidai à aller consulter le grand Caramoussal , dont j'avois entendu parler dans mes voyages , et à lui demander sa protection pour l'être que je portois dans mon sein , et que je n'osois appeler mon enfant. Ayant fait une grande diligence , j'arrivai chez lui un mois avant mon terme. Il consulta le livre

du destin , et me déclara qu'il dépendoit de moi de mettre au monde un individu qui ne seroit ni tout-à-fait homme ni tout-à-fait singe , ou de diviser sa vie en deux portions , pendant lesquelles il seroit successivement singe et homme. Je me suis décidée pour ce dernier parti , et vous avez tous vu sous quelle fâcheuse enveloppe est né le plus jeune des Facardins ; mais , ce que vous ne savez pas encore , c'est que la noblesse et l'élévation de ses sentiments m'ont bien dédommagée du désagrément de sa figure. Dès ses plus jeunes ans , l'amour de la gloire étoit sa passion dominante ; et , au lieu de se plaire à faire des sauts et des gambades comme les jeunes animaux de son espèce , son plus grand plaisir étoit la lecture des livres sérieux , ou la conversation des personnes sensées et instruites. Il avoit environ dix-huit ans lorsqu'un calender , qui arrivoit d'Astracan , s'arrêta dans notre château : il nous fit le récit le plus pompeux de la beauté de Mousseline la Sérieuse ; et ce récit enflamma le jeune cœur de mon fils ; il ne se dissimula point cependant avec quel désavantage il paroîtroit aux yeux de cette princesse , mais du moins il voulut satisfaire sa curiosité , et voir , par lui-même , si la renommée n'avoit point exagéré ses charmes. Je fis ce que je pus pour le retenir , jusqu'à lui refuser l'équipage convenable à une personne de sa naissance : mais il partit malgré ma surveillance ; et , se glissant de forêts en forêts , il parvint à Astracan , où il entra , pendant la nuit , de peur

d'être arrêté. Dès que le jour parut, il grimpa sur un des arbres qui entourent le palais royal, dans l'espérance de voir la princesse, qui étoit l'objet de ce grand voyage; elle ne parut point, mais le roi son père se montra sur la terrasse. Mon fils entendit, dans ce moment, deux archers de la garde qui s'entretenoient, au pied de son arbre, d'un affreux complot contre les jours du bon roi d'Astracan. Mes flèches, disoit l'un d'eux, sont empoisonnées, et je n'attends qu'une occasion favorable pour lui en décocher une. Le noble singe, qui étoit encore plus adroit que ne le sont ordinairement ses pareils, sauta légèrement à bas de l'arbre, prit une des flèches dans le carquois du soldat traître, et, s'élançant sur la terrasse, la déposa aux pieds du roi. Il écrivit en même temps sur le sable : *flèche empoisonnée*; et montra les deux archers qui n'avoient pas songé à s'enfuir. On les arrêta; ils avouèrent leur crime, et toute la cour retentit des louanges du singe. La princesse voulut le voir, et lui présenta elle-même une noix qu'il reçut avec une reconnoissance respectueuse: il trouva que tout ce que l'on disoit de sa grande beauté étoit, contre l'ordinaire, au-dessous de la vérité, et il conçut dès lors pour elle une passion qui probablement ne finira qu'avec sa vie. Mais il étoit alors sans espoir; et, par une singulière bizarrerie de la fortune, les tourments qu'il éprouvoit, pour être l'opposé de ceux des autres amants, n'en étoient pas moins terribles. En effet, les rigueurs de leurs belles

sont ce que les amoureux redoutent le plus , et les caresses de l'infante d'Astracan mettoient mon fils au désespoir. Il sentoit qu'elles étoient adressées à un vil animal dont il présentoit l'apparence , et dont il lui étoit impossible de se séparer. Cependant il ne perdoit aucune occasion de lui faire sa cour ; et , comme on lui avoit assigné un logement chez le premier valet de chambre du roi , il se présentoit régulièrement dans l'antichambre de la princesse , et la suivoit à la promenade en portant son éventail ou ses gants ; mais il mettoit dans son service une discrétion singulière , refusant toujours les grandes entrées qu'on lui auroit accordées volontiers. On remarqua même que , quand elle alloit se baigner dans la rivière qui traversoit le parc , il s'arrêtoit au dernier bosquet , modestie qui faisoit l'amusement ordinaire des filles d'honneur ; et il étoit même passé chez elles en proverbe de dire : « Modeste comme le grand Singe. »

Ce fut à cette époque que le roi d'Astracan se décida à envoyer vers l'enchanteur Caramoussal cette ambassade dont il a été question dans la première partie des Mémoires. On n'a jamais bien su pourquoi ce monarque s'étoit décidé à mettre trois cents singes à la suite des ambassadeurs. Les politiques se sont épuisés en conjectures pour expliquer cette détermination , et quelques-uns ont même poussé la témérité jusqu'à dire qu'il falloit l'attribuer à un pur caprice ; manière aussi commode que peu respectueuse

de pénétrer les résolutions des grands princes, dont les motifs sont presque toujours ignorés ou méconnus du vulgaire. Quoi qu'il en soit, le roi d'Astracan s'étant déterminé à envoyer un grand nombre de singes à l'enchanteur du mont Atlas, il étoit naturel qu'il choisît mon fils pour le président de la troupe. Il se conduisit dans cette mission délicate avec toute la sagesse et l'intelligence qui le caractérisent; et, s'il ne put parvenir à établir une discipline bien exacte parmi des maraudeurs aussi déterminés, sa conduite personnelle mérita du moins une estime particulière. On le voyoit, gravement assis sur son éléphant (lorsqu'il n'avoit point à écrire de dépêches en cour), occupé à lire des livres de morale ou d'histoire. Cependant, sur la fin du voyage, le chagrin de se voir éloigné de sa belle maîtresse qui lui avoit promis de lui écrire, et qui ne lui tint point parole, le jeta dans une profonde mélancolie: il passoit quelquefois des journées entières à pleurer, ce qui lui valut dans l'ambassade le surnom de Singe Triste. Les satrapes, qui connoissoient tout son mérite, firent d'inutiles efforts pour adoucir son chagrin, et mêlèrent souvent leurs larmes aux siennes; mais leur inquiétude fut extrême, lorsqu'au sortir d'une certaine forêt, ayant fait l'appel de la troupe, ils ne le trouvèrent plus. Mon fils, inquiet de sa destinée, avoit devancé de quelques jours le cortège pour aller consulter secrètement Caramoussal; celui-ci l'envoya, comme il faisoit assez ordinairement,

rement , à la grotte du mont Atlas. Là il lui arriva d'étranges aventures , car la Vieille aux Rouets , qui se montrait si facile envers tout le monde , le chassa avec mépris ; tandis qu'au contraire la Nymphé de l'Arc d'acier , qui avoit repoussé avec tant de dédain le beau Facardin mon second fils , fit à celui-ci les plus tendres avances : de pareils caprices étoient assez communs dans ce temps-là parmi le beau sexe qui s'est bien corrigé depuis. Il paroît que ce qui avoit séduit cette dame , outre l'esprit et les grâces de mon fils , étoit sa facilité à bander l'arc qu'elle lui avoit présenté. Il n'auroit probablement pas été insensible à ses charmes , si ceux de Mousseline la Sérieuse avoient fait une impression moins vive sur son cœur. J'ignore cependant à quel prix il obtint d'elle de lui prêter son arc et ses flèches pour sauver la caravane , que Caramoussal lui fit dire être dans un grand danger. Il arriva heureusement à point nommé , lorsque certains lions et certains tigres alloient y faire un terrible ravage. Chaque trait abattit une de ces bêtes féroces. Mon fils reporta fidèlement à la nymphe son arc et son carquois ; et il alla ensuite conjurer l'enchanteur Caramoussal d'abrèger , par le secours de son art , le terme de l'enchantement qui l'empêchoit de paroître sous sa forme naturelle. Nous nous rencontrâmes au mont Atlas , où j'étois allée de mon côté pour savoir de ses nouvelles : nous trouvâmes Caramoussal fort occupé à recoudre , avec une aiguille de diamant

et du fil invisible , la grande bouche du jeune homme , dont le bras étoit en écharpe , et qui étoit depuis quelque temps en pension chez lui. Je suis souvent obligé , nous dit-il , de réparer les sottises de mes confrères ; le prince que vous voyez avoit été changé en lion par une cruelle fée. C'est sous cette forme qu'il s'est battu avec le Facardin du mont Atlas , qui lui a coupé la patte : un maladroit d'enchanteur auquel il s'est adressé , lui a bien rendu la figure humaine , mais sans pouvoir lui rétrécir la bouche , de manière qu'il ne trouve point à se marier , quoiqu'il soit un fort bon parti. A l'égard de son bras , il est si mal remis qu'il faudra que je l'envoie à Barège avant qu'il puisse s'en servir comme par le passé.

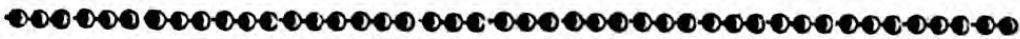
Lorsque Caramoussal eut terminé son opération , il eut la bonté de nous conduire lui-même dans son char volant à Astracan. Vous savez le reste , puisque vous avez été témoin de la fin merveilleuse de cette aventure. Cependant vous ignorez probablement que l'honnête enchanteur a poussé l'attention jusqu'à réparer le désastre arrivé aux chemises de Mousseline. S'il avoit pu réunir les trois rouets , rien n'eût été plus facile ; il eût filé en trois tours de main de quoi faire les trousseaux de toutes les nouvelles mariées du monde , et il lui en seroit encore resté pour fabriquer la grande échelle , qui doit partir du rivage de la mer pour gagner le sommet du mont Atlas ; mais de tous les rouets le seul qu'il possède est celui

que le Crocodile portoit sur son museau lorsqu'il s'est battu avec le génie de Cristalline. Au moment où, enflé de sa victoire, il n'étoit point sur ses gardes, un petit triton, envoyé par Caramoussal, sous la forme d'un requin, a avalé le rouet, et l'a porté à son maître. Voilà ce qui a servi à l'enchanteur pour faire filer quelques mille aunes d'une certaine amiante, qui se trouve au Caucase : elle est non-seulement incombustible comme les autres substances de cette espèce, mais elle a encore la propriété d'éteindre tout ce qui est enflammé. Avec de pareilles chemises, Mousseline, qui a, ainsi que beaucoup d'autres dames, la manie dangereuse de s'approcher en hiver trop près de la cheminée, ne courra plus le risque de se brûler. Je ne puis terminer ces Mémoires sans exprimer le regret que cette incomparable princesse n'ait pu faire à la fois le bonheur de mes quatre fils, qui en étoient dignes par leur mérite et leurs sentiments. Puisse ma tendresse, prince de Trébizonde, et celle de la belle Dinarzade vous tenir lieu de dédommagement !

Lorsque le prince de Trébizonde eut achevé la lecture des Mémoires de la princesse sa mère, le sultan des Indes, qui sommeilloit depuis un bon quart d'heure, se réveilla, et dit : Tout cela est assez croyable ; seulement je ne comprends pas trop bien comment la queue du singe, qui fouettoit la femme du souterrain, pouvoit exciter les rires de Mousseline la Sérieuse ; mais il y a dans toutes les histoires

du monde des choses que je ne me chargerois pas d'expliquer. Pour moi , reprit Dinarzade , j'aurois voulu savoir quelle faute avoit commise cette pauvre femme pour avoir été condamnée à un supplice aussi extraordinaire. Je présume que le prince qui en étoit l'instrument étoit moins coupable qu'elle , mais qu'il n'étoit cependant pas tout-à-fait innocent. Je présume aussi..... Vous présumerez tantôt , répondit le sultan en sonnant son premier eunuque pour se lever. Si Madame est si curieuse , dit le prince de Trébizonde , et que sa hauteesse veuille connoître les détails de cette aventure , je puis les demander à ma mère , qui nous les enverra de Danemarck par la première estafette. Nous verrons , répondit le sultan , qui étoit pour le moment rassasié d'histoires ; et il fit signe au prince de se retirer. Pour lui , il se leva , se lava , déjeûna , dîna , soupa , et le peuple des Indes bénit la sagesse de son gouvernement.

FIN DES QUATRE FACARDINS.



SUITE

DE

ZENEYDE.



ZENEYDE étoit donc sur le même char que l'impératrice Eudoxie , à la suite du cruel Genséric. Ce terrible monarque des Goths repassa en Afrique , chargé des dépouilles de toute l'Italie , car ses soldats avoient pillé l'antique Rome et Aquilée , la nouvelle résidence des Césars. Il y conduisit , comme captives ou plutôt comme monuments de sa victoire , la veuve de l'empereur romain , et la petite - fille du roi des Francs. C'est de celle - ci que je dois m'occuper ; mais elle étoit si jeune , que son séjour en Afrique n'offre rien d'intéressant. Elle ne fit que partager la prison et les malheurs de sa belle - mère , quoiqu'elle fût innocente de ses crimes ; et , lorsqu'après sept années , Genséric , reconcilié avec l'empereur Théodose le jeune , qui régnoit alors à Constantinople , lui renvoya cette même Eudoxie , sa fille , Zeneyde la suivit encore. Cette jeune princesse étoit alors dans sa vingtième année , et ses charmes étoient dans leur plus vif éclat ; toute la cour de l'empereur

d'Orient n'avoit jamais rien vu de plus beau , et les Grecs , si grands partisans de l'hyperbole , n'étoient pas parvenus , dans cette occasion , à la louer plus qu'elle ne le méritoit. L'illustre Pulchérie , sœur de Théodose , princesse dont l'histoire a consacré l'esprit et les vertus , se plaisoit à développer l'heureux naturel de Zeneyde ; elle lui donnoit des leçons de sagesse , qui lui furent bien utiles pour supporter le poids des infortunes qui l'accablèrent dans la suite. A cette époque , elle étoit brillante de jeunesse et de beauté , et plusieurs princes briguoient l'honneur de sa main. Parmi eux , l'héritier du trône d'Arménie sembloit tenir le premier rang ; il étoit venu à Byzance pour s'instruire dans les arts de la Grèce , et prendre les leçons de ses célèbres philosophes , dignes successeurs des Socrate et des Platon ; mais les beaux yeux de Zeneyde lui avoient donné de terribles distractions : de tous les maîtres , l'Amour est celui qui sait le mieux se faire obéir , et le prince négligeoit d'écouter les autres. Le roi son père en fut instruit ; son ministre à la cour de Constantinople lui avoit fait passer cet avis ; et , comme il entroit dans ses desseins d'unir son fils à la princesse de Cappadoce , il se hâta de le rappeler. Lorsque l'héritier d'Arménie , qui se nommoit Tigrane , comme la plupart des souverains de cette contrée , reçut cet ordre fatal , il tomba dans le plus violent désespoir : ce n'étoit pas qu'il eût fait beaucoup de chemin dans le cœur de Zeneyde , mais elle ne le traitoit pas plus mal que

ses rivaux ; elle lui sourioit quelquefois avec bonté ; et s'il lui échappoit une saillie spirituelle , elle ne manquoit pas d'y applaudir. En voilà assez pour donner de l'espoir à un jeune homme bien amoureux , et personne ne le fut jamais plus passionnément que Tigrane. Il sentoit que , s'il s'éloignoit , il perdoit tout le fruit de ses peines , car l'impression qu'il avoit pu faire sur la fille de Maxime étoit trop légère pour que l'absence ne l'effaçât pas bientôt. Il résolut donc , quoi qu'il pût en arriver , de ne point quitter Constantinople : mais , sachant que , s'il s'obstinoit à rester à la cour de Théodose , le roi son père , dont il connoissoit l'inflexibilité , ne manqueroit pas de le réclamer , et qu'il seroit remis entre ses mains par l'empereur , il prit le parti de dissimuler , et feignit d'obéir. Il fit donc les préparatifs de son départ , prit congé de Théodose dans une audience solennelle , et s'embarqua sur le Bosphore pour Trébizonde , port de la mer Noire qui n'est pas éloigné de l'Arménie. Il y avoit envoyé les gens de sa suite sur un vaisseau de transport ; et , pour lui , il partit sur une de ces barques à un mât qui servent à la navigation de l'Archipel , et qui ne sont guère montées que par huit ou dix matelots. Le soir même de son départ , et avant de sortir du détroit , il les rassembla tous sur le pont , leur fit boire largement du vin et de l'eau-de-vie ; et , lorsqu'ils furent tous ivres , il se jeta à la mer sans qu'ils s'en aperçussent. Comme il étoit excellent nageur , et que le rivage n'étoit pas

éloigné , il l'eût bientôt atteint. J'oubliois de dire que , pour ne point compromettre les matelots , et pour éviter des recherches qui auroient pu le faire découvrir , il avoit laissé sur la barque un écrit adressé au roi son père , où il lui annonçoit la résolution de se délivrer d'une vie qui lui étoit devenue odieuse loin de l'objet de ses feux.

Une cabane de pêcheurs lui servit d'asile pour cette nuit ; le lendemain, il troqua ses vêtements contre un habit de simple paysan , et retourna ainsi déguisé à Constantinople ; mais , afin d'être plus difficilement reconnu , il eut la précaution de s'attacher autour de la tête un bandeau vert , qui lui couvrait les yeux , prétendant se faire passer pour un de ces aveugles qui demandent l'aumône. Un barbet fort intelligent , qu'il avoit acheté des pêcheurs chez qui il s'étoit réfugié , lui fut très utile. Ce chien , qui se nommoit Roquinet , étoit attaché avec un ruban ; il fut bientôt dressé , et sembloit le conduire dans les rues de Constantinople. En y entrant , le prince d'Arménie se dirigea machinalement vers le palais impérial , et s'arrêta à la grille des jardins. Sa jeunesse et sa taille avantageuse le faisoient remarquer , et excitoient en sa faveur la compassion des personnes charitables ; les dames surtout , dont le cœur est naturellement plus disposé à la pitié , étoient touchées de voir un aussi beau jeune homme réduit à une si triste condition : aussi presque toutes celles qui passaient mettoient une petite pièce d'ar-

gent dans sa tasse ; lorsqu'il l'entendoit tomber, il les saluoit d'une manière à la fois noble et respectueuse qui augmentoit leur intérêt ; et en même temps Roquinet, se dressant sur ses pattes de derrière, faisoit la révérence. Le bandeau n'étoit pas assez serré contre la tête du prince d'Arménie pour l'empêcher de voir par dessous, et il reconnut une des filles d'honneur de la princesse Zeneyde qui entroit dans le jardin, et qui s'arrêta, comme les autres, pour lui faire l'aumône. Madame, lui dit-il d'une voix émue, je vous remercie bien humblement de votre bonté ; mais que de grâces n'aurois-je pas à vous rendre si, par votre puissante protection, vous me faisiez entrer dans ce beau jardin pour y prendre un moment le frais sous les platanes qui entourent le grand bassin ! mon pauvre chien, qui meurt de soif, en a encore plus besoin que moi. La demoiselle d'honneur pria les gardes de laisser passer le pauvre aveugle et son barbet ; et, lorsqu'elle se promena avec la princesse, elle les lui fit remarquer. Zeneyde est compatissante, et tous les malheureux ont des droits sur son cœur ; elle s'approcha du mendiant, lui donna une pièce d'or, et lui demanda par quel accident il avoit perdu la vue. Hélas ! Madame, lui dit-il, je ne saurois me plaindre de mon aveuglement, puisqu'il m'a sauvé la vie. Comment cela est-il possible ? répartit la princesse ; vous excitez ma curiosité ; mais, si vos aventures sont longues, je n'aurai pas le temps de les entendre aujourd'hui ;

revenez demain au bas du pavillon qui donne sur la mer de Marmara, et je vous écouterai avec plaisir. Elle accompagna ces paroles d'un sourire plein de bonté, capable, à lui seul, de faire tourner la tête au prince, si cela n'eût pas été une chose faite depuis long-temps. On juge bien qu'il se trouva, à l'heure indiquée, sur le rivage; il avoit cherché à se mettre aussi bien que la simplicité de son habillement le lui avoit permis, et il faut convenir qu'il avoit naturellement l'air si noble et de si beaux traits, que, sous son manteau d'étoffe grossière, il ressembloit plus à un prince, que la plupart de ses rivaux tout brillants d'or et de pourpre: d'ailleurs il ne négligeoit rien; et, connoissant le goût de sa maîtresse pour les chiens, il avoit baigné et peigné Roquinet, et il l'avoit fait tondre de frais, en dessinant avec soin ses manchettes, ses jarretières, et la houppe de sa queue: jamais barbet ne fut plus propre ni mieux tenu. Zeneyde ne tarda pas à se rendre au pavillon; elle s'y assit au milieu des dames de sa suite, et fit entrer le jeune aveugle: elle daigna caresser Roquinet, qui se coucha respectueusement à ses pieds; et elle écouta avec attention les aventures supposées du prince d'Arménie. Je ne vous les raconterai pas, puisque c'est une fiction dénuée aujourd'hui d'intérêt: qu'il vous suffise de savoir que, sous une ingénieuse allégorie, Tigrane racontoit son histoire. Cependant il eût été trop dangereux pour lui de se découvrir, pour qu'il ne demeurât pas

caché sous le personnage d'un pauvre berger, dont l'amour avoit fait le malheur. Toutes les dames admirèrent l'esprit et les grâces de l'aveugle; et son bandeau lui permit d'observer que Zeneyde avoit été encore plus émue de son récit que les autres. Ah! disoit-il en se retirant dans son humble demeure, quelle est la bizarrerie de ma destinée! lorsque j'étois l'héritier d'un grand empire, Zeneyde paroissoit insensible à mon amour; aujourd'hui je me présente à elle sous la figure d'un misérable pâtre, et l'intérêt que je lui inspire a quelque chose de tendre qui ressemble à l'amour. Il est donc vrai que l'infortune a un plus grand ascendant sur les âmes délicates et élevées que tous les attraits du pouvoir et de l'ambition! Il faisoit ces réflexions, et beaucoup d'autres du même genre, qui n'étoient peut-être pas bien justes, mais qui partoient d'un cœur fortement épris, lorsqu'en rentrant chez la bonne vieille qui le logeoit, il apprit d'elle que tout le quartier étoit en mouvement, que l'on venoit de voir passer à travers l'hippodrome une superbe cavalcade; c'étoit, disoit-on, les ambassadeurs du roi des Francs: elle avoit oublié son nom, mais Tigrane ne connoissoit que trop bien le cruel Childéric; il savoit qu'avant la mort de Méroué son père, il étoit venu à la cour de l'empereur d'Occident demander la main de Zeneyde, qu'elle lui avoit été promise, et que son extrême jeunesse avoit fait seule différer la célébration de ce mariage. Depuis ce temps, la captivité de la jeune princesse en

Afrique n'avoit plus permis d'y songer ; l'on pouvoit aussi croire qu'un prince tel que Childéric , d'une humeur inconstante et libertine , ne pensoit plus à une personne dont les charmes naissants ne paroissent pas avoir fait sur son cœur une impression bien vive ; et cela étoit vrai : mais il avoit des raisons politiques pour renouer une alliance qui lui donnoit des droits sur l'Italie , dont il méditoit la conquête : et il envoyoit à l'empereur Théodose des ambassadeurs , chargés de lui demander la petite-fille de Clodion. Le prince d'Arménie devina bientôt l'objet de leur mission , qui fut au reste public dès le lendemain ; il ne douta point qu'elle n'eût un plein succès. Il connoissoit la foiblesse de l'empereur qui , pendant tout son règne , s'étoit laissé gouverner par ses eunuques , et qui sans doute n'auroit ni assez de courage , ni assez de générosité pour résister à la demande d'un puissant monarque , lorsqu'il ne s'agiroit que du bonheur d'une jeune princesse sans appui. Il paroissoit donc que rien ne pourroit s'opposer à ce fatal projet ; encore si Tigrane eût été assuré du consentement du roi son père , et de celui de la princesse , il ne lui eût pas été difficile de l'enlever et de la conduire en Asie , où les Francs ne l'auroient pas été chercher. Mais le souverain d'Arménie , loin d'approuver ses desseins , en avoit de tout contraires : la Cappadoce étoit à sa convenance , et il vouloit lui en faire épouser l'héritière. Quant à Zeneyde , peut-être que l'éclat de la couronne françoise la tenteroit ;

mais, si elle y étoit insensible, il n'en étoit pas moins certain qu'elle ne consentiroit point à aller courir le monde avec un jeune homme, aux dépens de sa réputation. Le prince d'Arménie, que ces réflexions mettoient au désespoir, songea tout de bon à terminer ses jours : cependant, comme il est toujours temps de prendre ce parti extrême, il voulut emporter chez les morts la consolation de savoir qu'il n'étoit pas indifférent à sa belle maîtresse. Dans cette espérance, il prit sous son manteau une lyre antique dont il jouoit admirablement ; et, précédé de son fidèle barbet, il se rendit le soir sous les fenêtres du pavillon de la mer de Marmara. Il n'y fut pas longtemps sans entendre la voix de Zeneyde, qui y étoit venue seule ce jour-là, avec celle de ses filles d'honneur qu'elle affectionnoit le plus, pour y causer librement de l'affaire importante qui devoit fixer sa destinée. Tigrane entendit distinctement qu'elle disoit à sa confidente combien elle avoit de répugnance à s'unir avec un prince dont la réputation étoit si mal établie, et que la nécessité seule la forceroit à un mariage qu'elle n'avoit jamais désiré, et qui, dans ce moment, lui paroissoit encore plus odieux. Le faux aveugle, encouragé par ces paroles, préluda sur sa lyre, et se mit à chanter : « Depuis que j'ai
« perdu la lumière des cieux, la pitié d'un cœur
« sensible est devenue nécessaire au soutien de
« ma vie : je l'ai trouvée, et j'oublie mes maux ;
« mais, si elle m'étoit ravie, il me faudroit mourir. »

Sa voix étoit douce et mélodieuse , et la passion lui donnoit un charme particulier qui fit une impression profonde sur le cœur de Zeneyde. Elle s'avança , et à la clarté de la lune reconnut le faux aveugle. Mais il n'avoit plus l'air humble d'un mendiant. Dans l'attitude la plus noble, et la lyre à la main, il ressembloit à l'Apollon de Delphes , qui inspiroit les amants et les poètes. Il est assez probable que la princesse lui auroit répondu si , dans ce moment , le barbet n'eût averti en aboyant que quelqu'un approchoit. C'étoit le prince de Thrace , un des rivaux de Tigrane ; il étoit , comme lui, au désespoir d'un événement qui détruisoit à jamais toutes ses espérances , et il venoit exprimer sa douleur à la princesse, et apprendre ses dernières résolutions. L'aveugle se retira dans le creux d'un rocher ; mais son chien fit si bonne garde , qu'il ne laissa pas seulement approcher son rival jusqu'au pied du pavillon ; et cela ne déplut point à Zeneyde , qui n'avoit que de l'aversion pour lui.

Cependant l'empereur se décida , comme on l'avoit prévu , à accéder à la demande du roi des Francs ; il chargea sa sœur Pulchérie de signifier ses intentions à la princesse Zeneyde , qui eut ordre de se préparer à partir dans quinze jours. La résistance eût été inutile , il fallut se soumettre. Théodose lui fit de magnifiques présents , que l'on embarqua sur la galère qui devoit la transporter à Marseille. La veille de son départ , elle étoit venue dire adieu à ce pavillon,

où elle avoit passé de si doux moments, et qu'elle ne devoit plus revoir ; elle regardoit par la fenêtre cette partie du Bosphore qui forme le plus beau bassin du monde, les côtes pittoresques d'Asie, les murs de Chalcédoine, la tour de Léandre dont le souvenir est si cher aux amants, et les innombrables embarcations qui sillonnent en tout temps ces ondes, lorsqu'elle aperçut au pied de la muraille le fidèle Roquinet ; elle regarda à l'entour pour voir si elle ne découvroit point son maître ; il n'y étoit point ; il n'y avoit que son chien qui sautoit contre la fenêtre comme s'il eût voulu y monter, mais elle étoit trop haute ; alors il alla gratter à la porte, Zeneyde la lui fit ouvrir ; aussitôt il s'approcha d'elle, et se dressa sur ses pattes de derrière en lui tournant le dos, car il avoit plu, et il étoit un peu crotté. Comme il restoit dans cette attitude, la princesse s'aperçut qu'il avoit sous son collier un petit billet presque entièrement caché par ses poils frisés ; elle le prit, et y lut ce qui suit : « Madame, le plus humble des amis, « s'il est fidèle et dévoué, n'est point à dédaigner ; « je vous offre Roquinet, il est intelligent, et il a « paru vous plaire ; ne craignez point de m'en priver. « Vous partez, la vie m'est odieuse, il m'est impos- « sible de la supporter sans vous. » La lecture de ce billet fit verser quelques larmes à la tendre Zeneyde ; elle prit un crayon, et écrivit sur le même papier : « S'il faut absolument, pour que vous viviez, que « vous ne soyez point séparé de moi, préparez-vous

« à me suivre. » Elle replia le billet , le plaça au même endroit où elle l'avoit trouvé , baisa le messager , qui la remercia en remuant la queue , et lui dit d'aller retrouver son maître : il partit aussitôt à toutes jambes. Quant à la princesse , elle avoit songé que le talent de l'aveugle pour la musique pouvoit le faire admettre à sa suite. Elle fit donc venir le chef de l'ambassade , et lui dit que , pour charmer l'ennui d'une longue traversée , elle comptoit emmener un pauvre aveugle qui jouoit très bien de la lyre , et qui avoit une belle voix. L'ambassadeur regardoit déjà Zeneyde comme l'épouse de son souverain , il n'eut garde de s'opposer à ses volontés ; et de cette manière le prince d'Arménie fut reçu à bord de la galère impériale , lui et son barbet.

Le commencement du voyage fut heureux ; il fut cependant ralenti par les calmes de la mer Egée ; mais on étoit dans la belle saison , les soirées étoient délicieuses , et le plus souvent on passoit la grande chaleur du jour sur une des isles dont ces parages sont semés , au bord d'une claire fontaine , sous un berceau naturel de myrtes et d'orangers. Pendant un de ces petits séjours , il arriva un événement remarquable. On s'étoit arrêté , auprès d'Antiparos , sur un islot désert , dont la base n'est qu'un grand rocher percé d'antrès et de crevasses. L'équipage dressa une tente sur la grève , et Zeneyde se fit conduire dans un canot à l'entrée d'une grotte spacieuse , où elle vouloit se baigner avec les dames de sa suite.

Elle avoit mené avec elle l'aveugle , dont sa modestie n'avoit rien à redouter , et elle se faisoit un plaisir d'entendre sa belle voix résonner dans ces voûtes naturelles. Il s'étoit assis sur un banc de rocher dans l'intérieur de la grotte , et il accordoit sa lyre pendant que les dames se déshabilloient , quand tout à coup des pirates , qui habitoient le fond de cette caverne , s'emparèrent d'abord des bijoux et des robes , et se saisirent ensuite des baigneuses. Le chef de la troupe , qui étoit un homme vigoureux , prit Zeneyde dans ses bras , et l'emporta dans son repaire par un passage taillé dans le roc. Le prince d'Arménie , oubliant alors son rôle d'aveugle , court après sa belle maîtresse , atteint le ravisseur ; et , d'un grand coup de bâton sur la tête , il l'étend mort à ses pieds. Zeneyde étoit évanouie : la première chose qu'elle vit en r'ouvrant les yeux furent ceux de son aveugle , dont le bandeau étoit tombé ; ils étoient remplis d'amour et de volupté. Je n'entreprendrai point de démêler les sentiments confus qui agitèrent le cœur de la princesse ; la surprise , la reconnoissance , la tendresse , étoient certainement du nombre ; mais la pudeur fut apparemment la plus forte , car elle s'arracha de ses bras en rougissant de se voir ainsi nue dans les bras d'un beau jeune homme , et ne put lui dire que ces mots : Hélas ! vous n'êtes pas aveugle. Si je l'avois su.... Et elle courut rejoindre ses compagnes , qui venoient d'être aussi délivrées ; l'équipage de la galère , accouru à leurs cris , avoit mis les pirates

en fuite. Pendant ce temps-là, Tigrane avoit ramassé son bandeau vert, et l'avoit rajusté autour de sa tête. La découverte que fit la princesse décida de sa destinée. Elle savoit, avant de quitter Constantinople, que l'aveugle musicien étoit amoureux d'elle; elle toléroit cette passion à laquelle elle ne répondoit que par une tendre pitié. Une aussi grande infortune que celle d'être privé de la lumière des cieux, ajoutoit encore à la distance déjà immense que le rang avoit établi entre la fille d'un empereur et un mendiant; c'étoit, pour ainsi dire, deux êtres d'espèce différente, entre lesquels il ne pouvoit rien y avoir de commun. Mais, quand elle s'aperçut que son aveuglement étoit supposé, passant tout à coup d'une extrémité à l'autre, elle crut, dans le premier moment, au feu de ses yeux, à la noblesse de ses traits, à la grandeur de son courage, voir en lui quelque chose de surnaturel. Aussi, dès qu'elle put lui parler sans témoins, elle lui dit : Vous m'avez trompée doublement, vous n'êtes pas plus mendiant qu'aveugle. Si la mort du prince d'Arménie n'étoit pas aussi bien constatée, je croirois qu'il est devant mes yeux. — Tigrane vous aimoit, Madame; vous n'aviez que de l'indifférence pour lui, il n'a pu la supporter, il a cessé d'exister; il en sera de même du pauvre aveugle, si votre cœur n'éprouve pour lui un peu d'amour. Je vous dois l'honneur et la vie, répondit-elle, contentez-vous de ma reconnoissance; voyez où l'on me conduit. Elle n'en dit pas davantage ce

jour-là, ayant été interrompue. Cependant le voyage avançoit, une légère brise de sud-ouest, le Zéphyre égyptien, enflait les voiles de la galère, qui voguait mollement sur les eaux. Aussitôt que le soleil s'abaissait sous l'horizon, Zeneyde et ses dames montoient sur le tillac; on faisait venir l'aveugle, il chantoit en s'accompagnant sur sa lyre la gloire passée des lieux célèbres devant lesquels on étoit alors, et qu'on lui nommoit; il chantoit les infortunes d'Ariane à Naxos, l'inconstance de Thésée, le Minotaure et les amours de Pasiphaé; le dieu qu'on adoroit à Delos eut aussi ses hommages, et il sembloit qu'une inspiration divine animoit alors sa voix. Mais, lorsqu'il eut à célébrer Cythère, son chant prit l'accent le plus passionné. C'est toi, déesse des cœurs, disoit-il, qui animes, qui vivifies toute la nature; sans toi, tout languiroit dans l'univers; la jeunesse seroit triste et stérile, et la vieillesse, privée de consolations, descendroit sans espoir dans le tombeau. Verse dans mon sein le nectar de ta présence; fais couler dans mes veines ce feu qui dévore sans consumer; perce-moi des traits de ton fils, ses blessures sont douces, et les maux qu'il fait endurer ont leurs délices. En prononçant ces dernières paroles, son agitation fut si vive qu'il lui devint impossible de continuer; sa poitrine étoit oppressée, et ne lui fournissoit plus que des soupirs. Zeneyde étouffoit les siens. Pendant cette scène intéressante, il s'en passoit une, à l'avant de la galère, d'un genre bien différent. Tout l'équipage

étoit rassemblé autour de Roquinet , qui faisoit les tours les plus divertissans. Il sautoit , dansoit , rapportoit mieux qu'aucun autre chien , et son intelligence étoit si grande , qu'il marquoit avec la patte le nombre des points d'un dé : avec cela il étoit très obligeant ; quelqu'un laissoit-il tomber un mouchoir ou un gant , il ne manquoit jamais de le ramasser , et de le rendre fidèlement. Aussi tout le monde , depuis le capitaine jusqu'au dernier des rameurs , lui vouloit du bien. On ne pensoit pas moins favorablement de son maître , qui , par son honnêteté et sa complaisance , avoit gagné les bonnes grâces de chacun ; et cela n'est pas étonnant , car on a toujours remarqué que , parmi les personnes d'un rang élevé , ce sont celles dont le cœur noble répond à la naissance , qui savent le mieux se concilier l'affection des classes subalternes ; elles ont le talent de descendre sans s'abaisser , et on les aime sans cesser de les respecter.

Il ne se passa aucun événement remarquable dans le reste du voyage. L'on arriva heureusement au port de l'antique Marseille , et Zeneyde se mit en chemin avec les ambassadeurs , pour aller trouver le roi Childéric à Troyes en Champagne , où il tenoit sa cour. Avant de partir , elle essaya de congédier l'aveugle , et de le renvoyer à Constantinople ; elle l'en pressa même vivement. Sa vertu lui sut bon gré de cette tentative , qui pourtant ne devoit point avoir de succès ; et , pour dire la vérité , Zeneyde eût

été bien affligée de réussir. Cependant elle ne conservoit point d'espoir, son amant n'en avoit guère plus, mais une force invincible le retenoit auprès d'elle. Il la suivit donc avec un sentiment de tristesse, qui augmentoit à mesure qu'ils approchoient du terme de ce funeste voyage. Ils n'étoient qu'à quelques lieues de Troyes, lorsqu'ils virent arriver Childéric qui venoit au-devant de la princesse, suivi de tout son équipage de chasse. Dans ce temps-là, il y avoit encore des élans dans les forêts de la Gaule, et le roi des Francs, qui étoit robuste et courageux, passoit des journées entières à la poursuite de ces terribles animaux; quelquefois l'ardeur de la chasse l'entraînoit si loin, qu'il ne pouvoit regagner son palais, et que souvent même il ne pouvoit rejoindre sa suite. Il couchoit alors chez un bûcheron, ou dans la hutte d'un sabotier; et, le lendemain, ces bonnes gens lui servoient de guides pour sortir de la forêt, qui étoit épaisse et dépourvue de chemins. Il n'y avoit pas long-temps que, s'étant égaré en chassant un énorme élan, il s'étoit trouvé au pied d'une vieille tour à demi ruinée. Comme il pleuvoit à verse, il se mit à couvert sous quelques pierres qui formoient une avance; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il sentit une odeur de cuisine qui sortoit d'un vieux soupirail caché dans les broussailles! Il s'approcha, écouta avec attention, et entendit distinctement le bruit d'une marmite bouillante. La faim le pressoit, il étoit hardi, et d'ailleurs il

étoit armé de son épieu et d'une courte épée ; il se décida à entrer dans cette mesure. Après avoir longtemps cherché la porte , il la trouva enfin derrière une dalle recouverte de lierre ; elle fermoit l'entrée d'un escalier par lequel on descendoit dans un grand caveau , foiblement éclairé ; une lampe , dont la flamme violette donnoit aux objets une couleur sépulcrale , étoit suspendue à la voûte ; une grande chaudière étoit placée dans la cheminée , et un petit noir tout crasseux remuoit de temps en temps la fricassée avec un grand os qui sembloit avoir appartenu à la carcasse d'un cheval. Il n'en falloit pas tant pour ôter au roi des Francs tout son appétit ; il se contenta de demander au marmiton nègre à qui étoit destiné cet énorme potage. Celui-ci n'eut garde de lui répondre , et vous n'en serez pas étonné quand vous saurez qu'il étoit muet : il se contenta de lui montrer sa maîtresse qui dormoit dans un coin du caveau sur un tas de feuilles sèches. Le prince , qui ne l'avoit pas encore aperçue , vit alors avec horreur une des plus hideuses créatures que la nature , dans un moment de caprice , se soit plu à former. C'étoit une petite vieille , toute rabougrie , dont l'œil droit étoit de verre et l'autre chassieux ; son nez barbouillé de tabac touchoit son menton couvert de poils blancs de vieillesse ; enfin , sa bouche étoit si renfoncée , que l'on auroit pu aisément croire qu'elle n'en avoit pas. Elle n'avoit plus sur la tête qu'un cheveu , mais ce cheveu étoit roide et dur comme un

poil de sanglier, et c'est ce qui la fit reconnoître par Childéric à qui le roi Mérroué, son père, avoit souvent parlé de l'unique cheveu de la fameuse Alboflède. Il la salua respectueusement, car elle venoit de se réveiller, et il la pria de vouloir bien lui conserver la bienveillance qu'elle avoit toujours montrée à sa famille. Que venez-vous chercher ici, lui répondit aigrement la vieille? Il y a trente-cinq ans que je suis occupée à faire bouillir cette marmite, et il n'y a pas plus de six mois qu'elle bout; je suis dans le plus fort de l'opération, et je ne prétends pas que l'on vienne me distraire. Childéric lui demanda de très humbles pardons: alors la sorcière un peu radoucie, lui dit: Sortez à l'instant; mon nègre va vous montrer le chemin; ne l'indiquez à personne: mais, si vous vous mariez, revenez ici, car vous pourriez avoir besoin de moi. Le roi des Francs la quitta après l'avoir beaucoup remerciée, se promettant bien, à l'arrivée de Zeneyde, de revenir lui demander sa protection. Or, comme la forêt où elle résidoit se trouvoit précisément sur la route de la princesse, il pensa qu'il étoit convenable de profiter de l'occasion pour lui marquer son empressement. C'étoit dans cette intention qu'il avoit pris son équipage de chasse pour aller au-devant de sa fiancée. Le lendemain, en effet, il ordonna d'attaquer un élan; et emmenant avec lui Zeneyde, qui montoit à cheval aussi bien que le meilleur écuyer, il retrouva, non sans peine, la tour à la marmite;

mais le feu étoit éteint , et la magicienne n'y étoit plus ; il ne restoit que le petit nègre qui ramassoit la braise à moitié éteinte pour la mettre dans la chaufferette de la vieille , car elle joignoit une avarice sordide à toutes ses mauvaises qualités. Childéric lui demanda poliment où il pourroit trouver la dame Alboflède. Elle est allée s'établir , dit-il , dans une des isles de la Seine qui n'est pas éloignée d'ici , à une demi-lieue au-dessous de celle qu'elle a habitée. Childéric ne manqua de s'y rendre le lendemain. Il eut d'abord quelque peine à trouver ce qu'il cherchoit , et il n'en seroit jamais venu bout s'il n'eût pas remarqué une corneille occupée à abattre des noix , qui alloit les porter l'une après l'autre dans le creux d'un vieux saule planté à la pointe d'une petite isle. Ce manége l'étonna : il prit un bateau de pêcheur pour traverser le bras de la rivière , et s'approcha du saule , qui étoit le plus gros qu'il eut jamais vu. Il étoit tout pourri de vieillesse. Le prince , en regardant dans le tronc , vit avec surprise quelque chose d'étincelant : c'étoit l'œil droit d'Alboflède ; elle sortoit de son habitation souterraine par cette espèce de soupirail. Elle lui dit qu'elle venoit au-devant de lui pour le prévenir d'une irruption subite dont les Huns menaçoient ses États. Ils sont , ajouta-elle , à trois journées d'ici , dans la forêt Hercinie ; vous n'avez pas un moment à perdre pour assembler vos troupes. Si vous les prévenez , vous serez vainqueur. A l'égard de la princesse Zeneyde , elle ne

seroit pas en sûreté si vous la laissiez à Troyes. Il ne faut pas non plus lui faire courir les hasards de la guerre ; j'aurai soin d'elle pendant votre absence ; envoyez-la ici avec sa suite , je vais lui faire bâtir une demeure digne de son rang. J'habite , pendant l'été , un appartement de cristal sous la rivière , mais la princesse pourroit craindre d'y prendre quelque fraîcheur , et ce sera sur terre que je vais lui faire construire un palais. En effet , dès le soir même , le pavillon le plus élégant fut préparé pour recevoir Zeneyde. L'ameublement répondoit à la richesse de l'architecture. Un pont , dans le genre de ceux que Palladio a inventés depuis , conduisoit du rivage à l'isle ; et , quoiqu'il fût de marbre , il tournoit sur lui-même dès que l'on étoit passé. Zeneyde , suivant l'ordre d'Alboflède , avoit amené sa suite , c'est-à-dire , ses dames et son aveugle. Tout le monde fut bien traité ; on servit dans le salon un souper très délicat : l'aveugle eut , à une table particulière , des mets plus solides ; et Roquinet ne fut pas oublié ; il eut une excellente pâtée. La magicienne avoit trouvé une manière sûre pour ne pas avoir de domestiques paresseux et raisonneurs. Elle n'étoit servie que par des automates , et c'est depuis ce temps que l'on dit une maison bien montée ; mais elle avoit poussé la mécanique à un point de perfection dont on n'approche plus aujourd'hui. Par exemple , ses candelabres étoient des nymphes d'or , qui portoient trois bougies chacune , et qui les allu-

moient , les éteignoient , les remplaçoient au besoin. Il y avoit , dans chaque cheminée , deux magots de bronze , qui étoient chargés de tisonner , de souffler le feu , ou de le couvrir à volonté. Les lits étoient ornés d'amours , qui , à la moindre insomnie , berçoient mollement ceux qui y étoient couchés , tandis que des génies , qui soutenoient le baldaquin , agitoient l'air avec leurs grandes ailes blanches , pour entretenir la fraîcheur et chasser les cousins. Les calèches étoient attelées de chevaux de carton , légers comme le vent , qui ne prenoient jamais le mors aux dents , et si doux qu'une femme ou un enfant les menoit , ce qui dispensoit d'avoir des cochers , gens presque toujours grossiers et ivrognes : je ne finirois pas si je voulois raconter en détail toutes les inventions de la magicienne. Mais , en rendant justice à son génie , je dois dire que son cœur étoit aussi noir que son esprit étoit subtil et fécond. Zenejde lui étoit odieuse , parce qu'elle descendoit de Clodion , dont elle avoit à se plaindre : ainsi ce n'étoit point pour lui donner un asile qu'elle avoit proposé à Childéric de la garder pendant son absence , mais bien pour l'avoir en sa puissance , et se venger sur cette malheureuse princesse des torts de son grand-père. Mais , en entrant dans son appartement , elle fut tellement frappée de l'air noble et gracieux du prince d'Arménie , qui jouoit de la lyre pour amuser les dames , qu'elle oublia ses projets de vengeance. Sa grande pénétration lui fit découvrir que Tigrane

n'étoit point aveugle , et que c'étoit un amant déguisé ; cependant rien ne lui indiquoit encore si la princesse étoit d'accord avec lui. Pour s'en éclaircir, elle entra tout à coup chez le prince d'Arménie , lorsque , étant prêt à se mettre au lit , il avoit ôté son bandeau. Si sa taille avantageuse et son air distingué avoient fait une impression favorable sur la magicienne , lorsqu'elle vit ses beaux yeux et son visage dans tout son éclat , elle ne fut plus maîtresse d'elle-même ; et son cœur , flétri depuis deux ou trois cents ans , ressentit tous les feux du jeune âge. Elle avoit compté l'intimider pour savoir son secret , et étoit entrée d'un air menaçant ; elle se radoucit tout à coup. Jeune homme , lui dit-elle , qui a pu vous engager à jouer un rôle aussi dangereux ? ne savez-vous point à quel péril vous vous exposez ? si le roi Childéric découvre vos projets téméraires , il n'est point de supplice que sa cruauté ne vous fasse subir. Tigrane étoit encore plus confus de se voir découvert, qu'il n'étoit intimidé par les discours d'Alboflède. Madame , lui répondit-il , je suis un pauvre exilé , obligé de fuir ma patrie , et de me cacher à tous les yeux ; mon déguisement n'a point d'autre cause. . . . Ici la magicienne l'interrompit : Ce n'est point , lui dit-elle avec dignité , à des personnes instruites comme moi de tous les secrets de la nature et de l'art , que l'on peut espérer d'en imposer ; je connois votre folle passion , mais je m'intéresse à vous , et je veux vous protéger. Cependant il est un moyen digne de vous ,

d'amortir la violence de cet amour insensé, c'est le travail et l'étude. Rendez grâce au ciel d'avoir trouvé quelqu'un qui ait la volonté et les moyens de développer en vous les heureuses dispositions que vous tenez de la nature. Voici un petit livre qui contient les premiers éléments de la magie, étudiez-le; et demain je viendrai vous expliquer ce que vous auriez trop de peine à entendre. Elle le quitta en achevant ces mots, après lui avoir donné un petit coup d'amitié sur l'épaule. Lorsqu'elle fut partie, Tigrane examina le livre qu'elle lui avoit laissé; c'étoit un in-4°, relié en peau de serpent, tout rempli d'hiéroglyphes et de figures cabalistiques. Cependant le prince d'Arménie avoit la conception si facile, que, deux jours après, il fut en état de fabriquer un automate qui n'étoit pas sans mérite. C'étoit un petit mandarin chinois, qui dévidoit les pelotons de soie les plus mêlés; il suffisoit de placer l'écheveau sur ses deux mains; aussitôt il faisoit un mouvement de la tête, en signe de consentement, et il ne s'arrêtoit point que la soie ne fût devidée. Tigrane en fit hommage à Zeneyde, qui lui en sut très bon gré. Alboflède voyoit, avec autant d'étonnement que de plaisir, les grands progrès que faisoit son élève; à la sixième leçon, il commençoit à lire couramment dans le grimoire, et il s'en falloit très peu qu'il ne fût en état de se faire loup-garou. Il est vrai qu'il mettoit à l'étude de la magie toute l'application dont il étoit capable, non qu'il désirât de devenir sorcier, parce

que ces sortes de gens ont une réputation très équivoque , et que , pour un qui fait du bien , il y en a cent qui abusent de leur savoir pour tourmenter les hommes ; mais son but étoit d'apprendre la composition des philtres amoureux , afin de s'en servir pour inspirer à la belle Zeneyde tout l'amour qu'il ressentoit pour elle. Il n'osoit pas demander ce secret à la magicienne , mais il espéroit pouvoir le découvrir lorsqu'il posséderoit tous les principes de l'art. Alboflède , qui connoissoit son amour , ignoroit s'il étoit partagé ; elle avoit , dans le dessein de s'en instruire , cherché à gagner la confiance de la petite-fille de Clodion ; mais tout ce qu'elle avoit pu apprendre , c'est que la couronne de Childéric n'avoit aucun attrait pour cette jeune princesse , qui voyoit avec plaisir son mariage différé. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer une violente jalousie. Cependant , comme elle étoit très dissimulée , Zeneyde ne s'en aperçut point , et crut pouvoir s'adresser à elle , espérant en obtenir le moyen de donner à Childéric une aversion insurmontable pour l'union projetée. Je me sens , lui dit-elle , un grand éloignement pour la cour et ses grandeurs ; une retraite agréable comme celle-ci me plairoit bien davantage ; et , si je ne craignois d'être importune , je vous demanderois d'y rester toute ma vie , avec les personnes que j'y ai amenées. Eh bien ! vous y resterez , lui répondit la vieille , et je vais consulter mes livres pour voir si je pourrai y trouver la recette d'un breuvage de haine , que je

vous ferai prendre ainsi qu'au roi. Elle ordonna aussitôt qu'on préparât sa grande chaudière, y fit mettre deux douzaines de vipères, huit serpents et trois couleuvres, cinquante crapauds, une livre de fiel de tigre, le foie d'une hyène enragée, et d'autres ingrédients venimeux; elle dit des paroles qui firent dresser son cheveu sur sa tête, et fit allumer le feu. Vous vous doutez bien cependant qu'elle ne faisoit point ces préparatifs dans le dessein de servir Zeneyde; elle avoit des projets tout opposés. Mais elle balançoit encore si elle comprendroit Tigrane dans sa vengeance. Avant de se décider, elle voulut avoir une dernière explication avec lui. Je vois avec satisfaction, lui dit-elle, que vous profitez de mes leçons, et que vous pourrez bientôt parvenir aux grandes destinées, qui seront votre partage; mais il faut, lorsqu'on se dévoue à l'étude des hautes sciences, secouer le joug des sens; il faut que le cœur soit libre, afin que l'esprit puisse communiquer avec les intelligences célestes, qui dédaignent les hommes grossiers attachés à des objets terrestres. La solitude est le vrai moyen d'éviter toutes les distractions qui pourroient vous détourner de ces sublimes spéculations. Je vais vous transporter dans une haute tour, qui m'appartient dans la forêt voisine. Vous y serez séparé, pendant quelques années, de la société des hommes. Hélas! disoit tout bas Tigrane, ce ne sont pas les hommes que je regretterai; qu'on me laisse Zeneyde, tout le reste m'est indifférent. Après cette

retraite , ajoutoit Alboflède , vous exercerez sur les éléments le même pouvoir que vous aurez acquis sur vos passions ; et , si vous formez une liaison , elle ne sera plus fondée sur les avantages fragiles et périssables de la figure et de la beauté , mais sur l'estime et la considération que vous inspireront les connoissances dans le grand art de la magie. C'est alors (et en disant ces mots elle essayoit de minauder) que je pourrai vous proposer ma main sans craindre d'essuyer un refus. Vous frémissez , prince , eh bien ! sachez que mon teint , qui peut vous inspirer quelque répugnance , étoit autrefois de la couleur des lis ; j'ai même l'espoir de lui rendre cet éclat ; et , si la décence ne s'y opposoit , je pourrois vous montrer l'heureux effet qu'a produit , sur une partie de mon sein , un emplâtre de ma composition. Le prince d'Arménie la pria instamment de se dispenser de lui montrer le résultat de cette expérience , en l'assurant qu'il ne doutoit point de la vérité de son récit ; mais , ajouta-t-il , on ne dispose point de son cœur , le mien est à Zeneyde ; veuillez vous contenter de ma respectueuse reconnoissance. Je vais la mettre à l'épreuve , dit la cruelle magicienne en faisant la grimace la plus sournoise ; suivez - moi. Elle conduisit ainsi le malheureux Tigrane à la funeste chaudière , qui bouilloit à gros bouillons. Ce vase , dit-elle , contient un philtre de haine , prenez-en une coupe en prononçant le nom de Zeneyde , et vous serez guéri. Je prononcerai plutôt l'odieux nom

d'Alboflède , s'écria le prince révolté de la proposition. Alors la magicienne , furieuse de se voir méprisée , donna un coup de sa baguette sur le bord du chaudron. Il en sortit un énorme scorpion , qui , prenant le prince d'Arménie dans ses pinces , l'emporta dans la marmite , sans que sa valeur , qui étoit la plus brillante du monde , pût lui être d'aucun secours.

Telle fut la fin à jamais déplorable du jeune héritier d'une grande monarchie , qui auroit été un jour l'idole de ses peuples. Si le récit de ses infortunes est fait pour exciter la pitié de tous les cœurs sensibles , vous jugez ce que la tendre Zeneyde a dû souffrir..... La nymphe fut interrompue dans cet endroit par l'arrivée d'un gros bourdon , qui entra dans le salon , précédé de deux mouches. Le bourdon se plaça , sans cérémonie , sur l'oreille de la nymphe , qui se tut pour l'écouter. Elle m'apprit bientôt que Zeneyde alloit arriver , et qu'elle me prioit de l'attendre ; j'y consentis avec plaisir , mais je demandai que l'on voulût bien achever la triste histoire que je venois d'entendre. Eh bien ! dit la nymphe , écoutez cette horrible catastrophe. La cruelle Alboflède , en faisant ainsi périr le jeune prince d'Arménie , ne se croyoit pas assez vengée si elle ne faisoit partager son supplice à sa malheureuse amante. Elle l'invite donc à voir l'effet de ses sortilèges , la fait approcher de la chaudière , en lui annonçant que le philtre de la haine est préparé , et qu'il est néces-

saire qu'elle en boive une tasse ; elle puise elle-même , plein une coupe , de l'affreux breuvage ; la princesse la prend en tremblant , une horreur secrète la repoussoit de ses lèvres ; mais , tandis que l'infemale sorcière jouissoit du plaisir diabolique de voir sa rivale prête à avaler un bouillon fait avec la chair de son amant , tout à coup entre en aboyant Roquinet , qui cherchoit partout son maître ; il fait le tour de la chaudière , s'approche de la princesse , renverse la tasse ; et , poussant des cris douloureux , il s'élance dans la chaudière. Zeneyde , saisie d'horreur , frissonne , et soupçonne son malheur en voyant le dévouement généreux de l'héroïque barbet. Alboflède veut la forcer de boire la fatale coupe ; dans cet instant un grand bruit se fait entendre , la terre tremble et se fend , le dieu du fleuve sort par cette crevasse , et dit d'un ton terrible à Alboflède : Je ne souffrirai pas que de pareilles atrocités se commettent dans des lieux soumis à ma puissance ; je vous ai prêté mon isle , et je veux la purifier. Il étoit armé d'un glaive étincelant , il saisit la sorcière par son cheveu : Je sais qu'on ne peut l'arracher , dit-il , mais on peut couper la tête qui le porte ; et il l'abat d'un revers de son sabre. Zeneyde s'étoit évanouie ; il nous ordonna de la transporter dans le lieu que vous voyez , et de lui prodiguer nos soins. Les traits de cette belle personne avoient fait la plus vive impression sur le cœur du dieu , mais il respecta son malheur , et ne lui fit aucunes propositions dont sa pu-

deur pût être offensée. Cette délicatesse , aussi rare chez les dieux que chez les hommes , toucha sensiblement la malheureuse princesse , et lui inspira une véritable estime pour cet honnête fleuve. Mais ce n'étoit pas de l'amour. Le prince d'Arménie avoit épuisé tout ce qu'elle avoit de tendresse , et son âme étoit désormais inaccessible aux sentiments amoureux. Le dieu de la Seine soupiroit donc inutilement dans ses grottes profondes : il négligeoit de régler le cours de ses eaux ; elles se répandoient çà et là dans les prairies , formoient des isles où il n'y en avoit jamais eu , minoient les ponts , enfin les moulins et les digues n'étoient point à l'abri de leur caprice. Un pareil état de choses ne pouvoit durer. Le dieu le sentoit lui-même ; il demanda au destin la permission de résigner son emploi en faveur de Zeneide. Elle fut donc élevée à la dignité de Naïade du premier rang , et nous autres nymphes secondaires nous la servons avec un zèle que ses bontés augmentent tous les jours , mais qui ne sauroit adoucir le souvenir de ses malheurs. Quant au pauvre dieu son prédécesseur , il s'est fondu insensiblement en descendant de Troyes à Paris ; et l'on s'est aperçu que , depuis ce temps , les habitants de la capitale , qui boivent de ses eaux , avoient encore plus de penchant pour l'amour que par le passé.

Au moment où la nymphe terminoit ce récit , par un de ces à-propos , qui ne se trouvent plus que dans les romans , la déesse de la Seine entra dans l'appar-

tement : Eh bien ! me dit-elle , vous connoissez mes malheurs ! Suis-je assez à plaindre ? Madame , lui répondis-je , je n'ai jamais connu de plus déplorable aventure ; un consommé..... N'achevez pas , dit-elle , je succomberois à l'excès de ma juste douleur ; il vaut mieux vous apprendre ce qui vous a procuré la faveur d'être admis dans ce palais , où jamais mortel n'a pénétré. Vous avez une ressemblance frappante avec l'infortuné prince d'Arménie , et j'ai voulu savoir de votre bouche si vous n'étiez pas allié de cet illustre personnage. Si vous êtes de cette noble race , comptez sur ma bienveillance ; et si , ennuyé du monde , vous voulez vous retirer ici , j'emploierai mon pouvoir à vous rendre agréable cet humide séjour. Je répondis à Zeneyde que les papiers de ma famille étoient fort mal en ordre ; et que , depuis mille à douze cents ans , les rats et les gens d'affaires pourroient bien en avoir dévoré quelques quartiers. Mais , princesse , ajoutai-je , pourquoi rechercher tous ces vieux titres , lorsqu'il est une preuve certaine de mon alliance avec la maison d'Arménie ; c'est l'impression que produisent sur moi vos charmes , aussi forte que jamais le fut celle de Tigrane. Cette galanterie excita un léger sourire sur les lèvres de la belle affligée. On ne connoît pas encore de douleur assez vive pour éteindre entièrement , dans les dames , le plaisir d'entendre dire qu'on les aime , et de toutes les consolations , c'est peut-être la plus puissante. Quoi qu'il en soit , Zeneyde , persuadée de notre

parenté, me dit affectueusement : Mon cousin, il faut que vous demeuriez au moins quelque temps avec moi. Ce palais n'est qu'une bicoque en comparaison de ma résidence habituelle. Elle est sous la rivière, mais ne vous effrayez pas; ces demoiselles, dit-elle en se tournant vers ses nymphes, vont vous faire subir une petite préparation, qui vous permettra de me suivre. Comme je faisais la révérence en signe d'acquiescement, je me sentis le visage inondé de gouttes d'eau. C'étoient les nymphes aux cheveux roux, blonds et bruns, qui s'amusoient à me jeter de l'eau, qu'elles prenoient dans une grande jatte de nacre de perle. Je soutins assez bien cette plaisanterie, mais je la trouvai trop forte lorsque deux petits Amours, qui étoient dans les dessus de porte, se mirent de la partie avec leurs arrosoirs d'or. J'étois si trempé que je voulus absolument sortir de cette demeure aquatique, malgré les efforts que Zeneyde et ses nymphes firent pour me retenir; enfin ceux que je fis pour m'échapper furent si grands que je me réveillai, et je me trouvai couché au milieu de la prairie qui borde la Seine, ou plutôt je me trouvais entre deux eaux. Une violente ondée, qui duroit encore, m'avoit surpris pendant tout ce beau songe. Je me frottai les yeux, et je regagnai comme je pus la terrasse de Saint-Germain. Il est possible d'être aussi mouillé que je l'étois, mais on ne sauroit l'être davantage. Mes habits étoient percés, et ma perruque étoit dans un état véritablement déplorable. Pour

moi , j'y gagnai un gros rhume , et je tousse encore en vous écrivant ceci.

Dans le pays des fictions
C'est ainsi que je me promène ,
Et je ne quitte pas sans peine
Leurs amusantes visions ;
Je sais trop bien que la cohorte
Des ennuyés , des ennuyeux ,
Des importants , des envieux ,
Et d'autres gens de cette sorte
M'attend à la réalité.
Ici , la triste vérité
N'engendre que mélancolie ;
Il faut donc , détournant les yeux
De tous les objets sérieux ,
Par raison , aimer la folie.

FIN DE ZENEYDE.

EXTRAIT

DE

L'ESSAI SUR LA CRITIQUE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR ANT. HAMILTON. ¹

LORSQU'UN mauvais critique, ou qu'un triste écrivain,
En dépit du bon sens prennent la plume en main,
Il n'est chez le bon sens ni règle ni mesure
Pour juger qui des deux nous fait le plus d'injure ;
Et contre tous les deux le public révolté
Ne sauroit décider sur cette égalité.

Le critique insolent pêche par habitude,
L'auteur, à mal écrire ayant mis son étude,
Nous fatigue, il est vrai, par ce talent maudit ;
Mais l'autre effrontément insulte notre esprit.

Le nombre, quoique grand, des écrivains vulgaires
N'est rien près de celui des censeurs téméraires ;
Un sot peut s'exposer en dépit du bon sens,
Et divertir le monde à ses propres dépens.
Mais, sur ses froids écrits quand la critique glose,
On voit d'un sot en vers naître cent sots en prose ;
Car à tout ignorant l'amour propre fatal
Fait qu'il juge de tout, et qu'il en juge mal.

¹ La suppression absolue de cette traduction inédite de l'ouvrage de Pope n'eût rien dérobé à la gloire littéraire d'Hamilton ; mais son existence étant déjà connue, il devenoit indispensable de mettre le public en état de la juger, au moins par cette citation.

Pour lui-même toujours rempli de complaisance,
Il décide hautement sur cette confiance,
Et, comme chacun croit sa montre sans défaut,
Son esprit, à son gré, va toujours comme il faut.
Mais, si le vrai génie aux poètes est rare,
Aux critiques le ciel du bon goût est avare ;
Heureux quand il lui plaît entre eux de partager
Aux uns le don d'écrire, aux autres d'en juger :
Que celui donc décide, et se mêle d'instruire,
A qui le dieu des vers a confié sa lyre.
Fort bien, me dira-t-on, mais aussi tout rimeur
Peut croire qu'à lui seul il a fait cet honneur :
J'entends; mais le censeur, à coup sûr, par lui-même
Croit, sans l'avoir reçu, tenir ce droit suprême ;
On peut, en jugeant mal, sans dessein s'abuser ;
Mais qui nous a donné le pouvoir de l'oser ?
Cependant la Nature a pour cette matière
Versé sur chaque esprit quelque sombre lumière,
De qui les foibles traits sur leur objet placés
Subsistent, quoiqu'ils soient légèrement tracés :
Mais, comme nous voyons dans l'art de la peinture
Un frivole dessin de fleurs ou de verdure,
Par le fade relief d'un mauvais coloris,
Perdre encor la moitié de son ignoble prix ;
Ainsi du sens commun l'humble et simple influence
Semble s'anéantir dans la fausse science ;
Et tels, que le destin n'avoit formés que sots,
Deviennent fous errants dans ce pédant chaos.

Courant après l'esprit, souvent l'esprit s'égare ;
L'un, se voyant tomber dans cet état bizarre,
De tout mortel écrit en juge s'érigeant,
Proscrit le genre humain à son corps défendant ;
L'autre, jaloux et fou du travail de sa veine,
Contre tout écrivain d'un rival prend la haine ;

Mais ceux qui, sans esprit, portent envie à tous,
Ont le sort des amants méprisés et jaloux.

Un ridicule auteur est sifflé sans scrupule,
Mais son juge est souvent tout aussi ridicule.
Les sots, tout sots qu'ils sont, et volontiers railleurs,
Sont ravis de se voir du côté des rieurs ;
Si Mævius rimoit jadis à faire rire,
On juge encor plus mal qu'il ne savoit écrire.
Combien de gens parés du nom de beaux esprits,
Ensuite de rimeurs, puis de juges d'écrits,
A la fin, justement dégradés de ces titres,
Ne sont plus que des sots sur tous les trois chapitres.

Voyons ensuite d'eux paroître sur les rangs
Quelque fat interdit au pays du bon sens,
Incapable à la fois de juger et d'écrire,
Mais qui ne laisse pas de vouloir en instruire ;
Et, quoique le public lui refuse sa voix,
Qui veut être écrivain et critique à la fois :
Animal importun, espèce ridicule,
Moins homme que cheval, et moins cheval que mule.

Mais quel nom donnerai-je à ces demi-savants
Que notre isle à regret voit partout régissant ;
Bizarre composé de savoir, d'ignorance,
Qui n'a pour subsister qu'une fausse apparence,
Mais dont l'art d'imposer aux crédules esprits
Fait rougir la raison dont ils sont le mépris.
Insectes mal formés, engeance plus douteuse,
Que n'a jamais produit du Nil l'onde bourbeuse !
Oui, d'un faux bel esprit le babil éternel
Tariroit sans pouvoir vous peindre au naturel.

.....
.....



